

1493. W. 48.

# HISTOIRE

DE LA

RESTAURATION

DE LA

## MONARCHIE FRANCAISE

OU

*La Campagne de 1793.*

PUBLIÉE EN FORME DE CORRESPONDANCE

SUR LES AFFAIRES DU TEMS,

*Et servant de Suite à l'Histoire du 10 Août,  
& du 27bre, 1792.*

Par J. PELTIER.

K

---

Memphis, ton Roi, n'est plus ! rabaisse ton orgueil.

Memphis, ton Roi n'est plus ! couvre toi d'un long deuil.

*Nephté, Opéra Act. 1.*

---

A LONDRES,

CHEZ L'AUTEUR, NO. 11, PANTON-STREET,  
OWEN, PICCADILLY, NO. 168; DE HOFFE, NO. 7, GERRARD-STREET, ET  
BALDWIN, PATERNOSTER-ROW,

1793.





# HISTOIRE

DE LA

## RESTAURATION

DE LA

## MONARCHIE FRANCAISE

en 1793.

---

### CORRESPONDANCE POLITIQUE

*Entre M. P..... à Londres & M<sup>de</sup>. D..... à New-York.*

---

### LETTRE I.

**V**OUS êtes fatiguée du recit des crimes dont la fin de l'année dernière & le 1<sup>er</sup>. mois de 1793, ont vu la France se souiller ; vous hâtez de vos vœux, Madame, le moment marqué par la vengeance céleste pour la punition de tant de forfaits, & vous désirez que je vous fasse parvenir au fond de la solitude que vous avez choisie, le tableau fidèle de ce que nous avons à craindre, de ce que nous avons à espérer.

A 2

Vos

Vos désirs sont des ordres. Il m'eut été doux en tous les tems d'y obéir, & même de les prévenir. Aujourd'hui, c'est un besoin de mon cœur ; je vous remercie, Madame, de l'occasion que vous me procurez de remplir un devoir si consolant.

Placé par le plus heureux des hasards au centre des événemens, dans cette île florissante qui donne l'impulsion à presque tous les cabinets de l'Europe, favorisé par la loyauté & l'amitié, d'une correspondance aussi instructive que variée, sur tous les points du continent, personne ne pouvait, j'ose m'en flatter, remplir votre attente d'une manière aussi étendue & aussi prompte.

Puisse cette correspondance, que je destine à être publique, porter quelques rayons d'espoir & de bonheur dans le cœur de ceux de nos frères qui ont cherché un azile dans le sein de la démocratie Américaine. Puisse t'elle les consoler en secret de la douleur qu'ils ont eu de voir auprès d'eux des hommes droits, mais égarés, boire à la *glorieuse victoire de Jemappe*. Hélas ! le meurtre de notre malheureux monarque n'aura pas tardé à les défabuser ; ce que nos larmes, nos récits, & nos maux n'avaient pu leur persuader, le 21 Janvier l'a développé dans toute son horreur. Le fanatisme de la liberté dans ces têtes ardentes, avait pu leur faire prendre le change sur les principes de  
Payne



Payne & de Brissot. Quelle affreuse expérience il aura fallu pour leur montrer la liaison de ces principes avec leurs conséquences ! Quelle honte doivent éprouver aujourd'hui ceux qui ont applaudi aux succès momentanés des armes du brigandage. Ils étaient alors sans raison, aujourd'hui ils sont sans excuse. Puisse l'histoire de cette année leur donner des idées plus saines sur les bornes de la liberté, la nature des gouvernemens, & leur propre intérêt ; alors la coalition des puissances sera complète, & le mal de la France aura guéri tout le corps politique de l'Europe & de l'Amérique !

Le peu de communications existantes entre la France & le continent Américain, m'obligeront à joindre aux détails militaires des différentes armées, le tableau de ce qui se passe dans l'intérieur de la France, & l'esprit des derniers débats de ce simulacre de corps législatif, qui y domine encore pour quelques semaines. La situation de la capitale vous sera connue ; quelques amis malheureux qui y sont restés, m'informent régulièrement des agitations qu'elle éprouve. Vous n'y reconnaîtrez plus ce Paris si brillant, si glorieux, que l'étranger abordait avec tant de joie, quittait avec tant de peine. *Cette chère merveille des nations*, pour me servir de l'expression d'un des grands orateurs du siècle de Louis XIV. est devenue aujourd'hui le cloaque du monde. L'herbe croîtrait déjà dans ses rues, si  
les

les bandits rassemblés de tous les coins de l'univers, n'avaient formé dans son sein une nouvelle multitude. J'essaierai aussi de vous donner l'esquisse du caractère des généraux qui sont employés à attaquer cet ordre de choses monstrueux, celui des négociateurs, & des administrateurs qui auront le plus de part au redressement de l'ordre public & à notre réintégration dans nos foyers. Il est si doux de connaître ses bienfaiteurs ! La loyauté & la reconnaissance sont inséparables. Elles déferont l'ouvrage de l'ingratitude, elles renverseront la révolution, & consolideront la monarchie.

Oui; Madame, nous reverrons ces foyers trop tôt abandonnés, trop long tems perdus de vue. D'affreux souvenirs viendront, à la vérité, y tourmenter notre pensée; de longues haines s'y perpétueront encore dans la société, mais nous pouvons espérer qu'un gouvernement vigoureux comprimera tant de passions; nous devons croire qu'après la punition des grands coupables, l'erreur qui favorisa la révolution, sera traitée comme une maladie de l'esprit humain, & puis, tout bien considéré, peut-être est-il vrai de dire, qu'il vaut encore mieux se quereller un peu chez soi, que de s'aimer beaucoup ailleurs.

Vous ne trouverez pas mauvais sans doute qu'après avoir payé à la mémoire de notre Roi le juste tribut

tribut de larmes & d'éloges qu'il a mérité, je vous fais partager les sentimens d'allégresse & d'espérance que les premiers bruits de victoire ont déjà fait naître en nous. Vous connaissez la faillie & l'impétuosité du caractère de nos Français ; errans, dispersés, comme les soldats Grecs prisonniers après le siège de Syracuse, nous nous consolons momentanément, non point en récitant comme eux à nos vainqueurs les vers d'Euripide & de Racine qu'ils n'entendraient pas, mais en leur adressant, selon notre usage, ces traits epigrammatiques, qui furent en tout tems le cachet national. Des couplets, des bons mots datés de Londres en 1793, seront un jour des médailles de l'esprit Français. J'ornerai vos tablettes de toutes celles qui se présenteront à mes recherches.

La contre-révolution me donnera occasion de revenir quelquefois sur l'histoire de la Révolution, & des personnages qu'elle a enfantés. Ne soyez donc pas surprise, Madame, de me voir de tems en tems repasser en revue ces grands hommes qui nous ont amenés au point où nous en sommes, et même souffrez que j'y mêle par fois l'histoire présente, et passée des personnes de votre sexe, qui ont joué un certain rôle depuis quatre ans. Ce n'est plus Theroigne de Méricourt que j'irai chercher dans l'antichambre de Populus, pour vous présenter encore son immonde activité, nous nous promènerons

promènerons dans une sphère plus relevée. Les anciennes prêtresses de M. Necker & de M. la Fayette sont au moment de rentrer dans la lice avec les divinités de Paris & Versailles. La lutte des unes, et les victoires des autres sont nécessairement le domaine de la conversation, or le domaine de la conversation est l'apanage de la correspondance & de l'histoire du jour. Si quelqu'une de ces dames s'inquiétait d'avance des tableaux que je médite, sa colère serait son délateur.

Pourront-elles en effet m'accuser de calomnie, lorsque je vous ferai remarquer qu'en pressant la révolution de leurs souhaits & de leurs actions, comme elles l'ont fait, Mesdames les constitutionnelles ont trahi elles mêmes par là le secret de leur cœur. Vous n'avez pas pris le change, Madame, sur leur adoration aveugle du vieux financier Genevois. Vous m'avez dit plus d'une fois, au commencement de 1789, que c'était moins M. Necker qu'elles aimaient alors, que leurs maris qu'elles n'aimaient point du tout ; qu'elles ne voyaient dans la révolution que le relâchement de leurs liens, comme les jeunes moines y voyaient celui de leurs vœux ; que leur amour pour la liberté, n'était que leur désir de la licence, & qu'enfin le bonheur public était tout entier pour elles dans la loi du divorce qu'elles appercevaient de loin. Je commenterai cette pensée aimable & profonde,



profonde, & j'appuyeraï mon commentaire sur l'exemple des bonnes et franches royalistes qui, comme vous, ont sacrifié à leur loyauté, leurs habitudes les plus douces, quitté leurs boudoirs pour un *closet*, et leurs esclaves pour leurs époux.

Cela m'amenera par une conséquence nécessaire à vous développer cette grande vérité qu'il n'y a que des gens profondément immoraux qui puissent desirer une révolution & y coopérer, que les hommes vertueux ont tout à craindre d'un changement de lois, et qu'il n'y a que ceux qui ont une morale de circonstances, qui puissent avoir quelque chose à en espérer, parcequ'il n'y a que de tels hommes sur qui pèsent les institutions politiques & religieuses.

Pardon, Madame, de cette petite digression ; mais l'histoire de la dissolution des mœurs en France, étant celle de la dissolution de la monarchie, il est juste que l'histoire de sa restauration soit liée à celle du rétablissement de la morale publique. Ainsi en présentant à la fois dans votre sexe des modèles à suivre, & des exemples à éviter, en peignant d'un côté l'influence de la vertu sur les sentimens, & de l'autre le triomphe de l'honneur sur le crime, vous aurez l'historique des causes du rétablissement prochain de la chevalerie en Europe.



J'écarte maintenant tout autre préambule & je commence le bulletin sommaire des opérations du mois de Mars, de ce mois si digne de son nom, de ce mois si fertile en succès rapides, que les ailes de la victoire fatiguaient celles de la renommée.

---

Le général Dumourier que son bonheur, son activité, et les circonstances avaient fait nommer un moment le César de la République Française, a enfin trouvé l'écueil où est venu se briser sa gloire révolutionnaire. Après avoir attaqué à Jemappe 15000 Autrichiens avec une multitude armée de 80 mille hommes, précédée d'une artillerie formidable qui foudroyait les troupes du Duc de Saxe et de Beaulieu, sans qu'elles pussent y répondre, Dumourier avait repoussé cette faible barrière, et cet honneur il l'avait du encore en grande partie à son valet de chambre, *Baptiste*. Ce moderne héros lui avait fait appercevoir & prévenir une attaque qui allait anéantir son succès ; il avait eu le tems de courir au devant du danger et de l'écarter, aussi l'histoire avait-elle déjà associé la gloire du maître à celle du laquais. Après cette victoire, *glorieuse* selon quelques patriotes, très *fatale* selon d'autres, puisqu'elle couta à la république 12000 citoyens, pour 2000 Autrichiens, l'invasion du Brabant jusqu'au pays entre Meuse & Rhin s'était faite sans autre résistance que celle indispensable pour assurer cette magnifique retraite de M.

de

de Clairfayt qui, nouveau Xénophon, avec 10 mille hommes seulement, put gagner Cologne, sans perdre un seul caisson, ni un seul canon. Tous les agens du gouvernement Autrichien, et les émigrés Français n'avaient eu que le tems de se sauver au milieu du pillage et des risques de toute espèce. En un mot, Dumourier avait poussé ses patriotes & ses conquêtes, jusqu'au Limbourg & à la Gueldre, Aix la Chapelle, Duren, & Ruremonde étaient les postes avancés qui couvraient Namur, Liège & le reste du Brabant, où les commissaires de Paris exerçaient impunément toutes sortes de violences au nom de la liberté, de pillages au nom de la fraternité, & de tyrannies, pour forcer des réunions *volontaires*. Le général sans autorité, tolérait ce qu'il ne pouvait empêcher, ne perdant jamais de vue son objet favori, l'invasion de la Hollande. Il semblait abandonner aux siens l'argenterie des églises Brabançonne, afin de pouvoir dépouiller sans partage la riche banque d'Amsterdam. Il n'a commencé depuis à se plaindre des excès de ses disciples, que lorsqu'il a été forcé de renoncer lui même aux tonnes d'or qu'il dévorait déjà en imagination ; il n'a commencé à être honnête que lorsqu'il a perdu l'espoir d'être heureux.

Dès son arrivée dans le Brabant, il avait sollicité du conseil exécutif la déclaration de guerre contre la Hollande et l'Angleterre. A cette époque, il  
voulait

voulait profiter de l'avantage d'un homme prêt au combat, qui attaque son ennemi désarmé. Il voulait saisir l'intervalle de faiblesse, qui allait s'écouler, jusqu'au moment où l'Autriche pourrait envoyer une nouvelle armée dans les Pays Bas.

La prise de Maestricht lui était dès lors nécessaire, pour couvrir toutes ses conquêtes. Il avait proposé de l'attaquer dès le 4 Décembre. Ce jour là même, il fut tenu à Liège un conseil de guerre sur cet objet. La décision fut envoyée à la Convention Nationale, puis renvoyée, puis perdue dans le torrent des affaires et dans les chicanes des négociations qui duraient encore le 1<sup>er</sup>. Février.

Ce fut une grande faute du pouvoir exécutif d'avoir tant tardé à déclarer la guerre aux deux puissances. Le procès du Roi occupait alors toute son attention. Il faisait en quelque sorte l'essai de ses forces; il craignait toujours que le ressort de l'opinion publique ne se détendit en faveur de Louis XVI; enfin ce ne fut qu'après le meurtre de ce malheureux Prince, que la Providence qui veille encore sur notre pays, fit faire par les républicains la déclaration de guerre aux deux états. Brissot fut chargé de la libeller, et Dumourier de la conduire. Le général laissa l'écrivain s'égarer dans tous ses *considérants*, et courut à Anvers. Il y organisa tant bien que mal et son armée, &

6000 patriotes Hollandais, qui le suivaient pour mêler leur ambition, & leurs vengeances particulières à l'ambition personnelle du chef. Bréda fut pris sans résistance ; le fort de Klundert fut emporté sur les cadavres palpitans de sa garnison ; Gertruydenberg ouvrit ses portes à la frayeur qu'inspirait le nom & la réputation de l'artilleur Darçon. Enfin le siège fut mis devant Williamstadt ; & cette première invasion fut l'affaire d'environ 15 jours.

Si Williamstadt eut succombé, Dumourier faisait la Meuse, & il ne lui restait plus que la forteresse de Dordrecht à emporter, pour pénétrer à Rotterdam, d'où aucune force ne s'opposait ensuite à la conquête de la Hollande entière, de ses trésors, de ses blés, & de ses magasins.

Dordrecht, que l'on appelle aussi Dort, était à la vérité défendu par le Duc d'York, & 1800 hommes de ce beau régiment des gardes Anglaises, qui nous rappellent chaque jour, & par leur tenue & par leur uniforme, nos malheureux Suisses du 10 Août. Dort était le *nec plus ultra* de la défense de la Hollande du côté de la mer, c'était la dernière ligne qui avait été confiée à de fidèles & braves alliés, car la loyauté des Hollandais n'était rien moins que certaine. Le meurtre de Louis XVI.

& le

& le pillage du Brabant ne les avaient pas encore tout à fait convertis.

Ce n'était pas tout que de pénétrer par le Mor-dyck jusqu'à Amsterdam, il fallait n'avoir rien à craindre du côté de la Meuse, & surtout s'assurer de Maastricht. Il eut été aisé alors de se rendre maître du cours du Rhin, & les troupes Autrichiennes n'auraient eu dans ce cas qu'à retourner à Vienne. La belle défense du vieux général Boetzlaar, gouverneur de Williamstadt, du jeune Prince de Hesse, commandant à Maastricht, la valeur des généraux Cobourg & Clairfayt ont sauvé l'EUROPE,

Comme les opérations du côté de Maastricht ont décidé la défaite de Dumourier, je joins ici, Madame, les détails originaux qui me sont parvenus *sur ce fameux siège*. Voici ce que m'écrit un témoin oculaire,

*Siège*

*Siège de Maestricht.*

“ Vos inquiétudes sur notre position se sont  
 “ réalisées : je cherchais à vous inspirer une sécu-  
 “ rité que je ne partageais pas ; car nos dangers  
 “ m’étaient parfaitement connus, mais depuis long  
 “ tems toute issue était fermée, & à force de dire  
 “ & de croire sur parole Maestricht inattaquable,  
 “ nous nous sommes vus à la veille de trouver un  
 “ tombeau sur ces remparts si vantés. Vous avez  
 “ eu sûrement bien des détails sur ce siège. Je  
 “ vais vous en donner une relation authentique.

“ Dumourier avait voulu l’attaquer lors de son  
 “ arrivée à Liège. On ne l’écouta pas ; ce fut une  
 “ grande faute ; elle était encore réparable lors de  
 “ la déclaration de guerre ; toute l’Europe & la  
 “ république Française étaient sous les clefs de  
 “ Maestricht. Dumourier le savait ; Maestricht  
 “ pris, le Brabant était inaccessible, & la con-  
 “ quête de la Hollande, une promenade. Ce pré-  
 “ cieux dépôt était confié à un gouverneur plein de  
 “ bonne volonté, mais sans expérience, à 4200  
 “ hommes de garnison, là où il en faudrait 15000, &  
 “ 200 canoniers. Presque tous les canons étaient  
 “ à barbette. On en savait jusques là dans ce pays  
 “ ci,



“ ci. Des officiers Français, entr’autres M. M.  
 “ de Gimel, de Nantiac, &c. ont redressé ces mau-  
 “ vaises dispositions : on a montré à l’artillerie son  
 “ service dont elle ne se doutait pas : 1000 émi-  
 “ grés ont pris la Cocarde Orange, & de vieux fu-  
 “ sils, & l’on a attendu de pied ferme les patriotes  
 “ & la mort.

“ Dès que les pluies de Février l’ont permis,  
 “ les transports ont commencé pour le siège, &  
 “ 17000 hommes aux ordres des généraux patrio-  
 “ tes Valence & Miranda, ont occupé les alentours  
 “ de la place. Les travaux ont commencé en si-  
 “ lence, & à une distance hors de la portée de nos  
 “ lunettes : l’insouciance Hollandaise a laissé plan-  
 “ ter, & bâtir sous le canon de la place ; enfin le  
 “ 21, la tranchée se montra à 450 toises sous la  
 “ partie de la ville hors de la Meuse, & le 23, à  
 “ 900 toises de la partie de la ville qui la domine,  
 “ & qui est dominée elle même par une montagne  
 “ fort élevée. Nous voila donc entre deux feux.  
 “ Les trois premiers jours se passèrent en canonade  
 “ fort vive de la place. Le canonier Hollandais  
 “ encouragé par les éloges des officiers Français,  
 “ tirait beaucoup & fort juste. Le Dimanche  
 “ 24 à six heures du matin, il y eut une sortie  
 “ commandée par M. le Comte d’Autichamp :  
 “ 30 coups de canon tirés de la tranchée à 250  
 “ toises, tuèrent le fils cadet du Marquis de Blan-  
 gis,



“gis, & blessèrent M. M. de Borda, St. Florent  
 “de la Vieville & Loudun, émigrés, capitaines  
 “dans différens régimens; les 3 premiers sont  
 “morts depuis. Il n’y eut pas d’autre perte.  
 “L’heure, le plan, l’exécution de cette sortie sont  
 “également désapprouvés. A 5 heures du soir,  
 “parut un trompette & M. Arnaudin, colonel  
 “national, qui dit au Prince de Hesse; *Citoyen*  
 “*Gouverneur, je viens vous sommer de rendre à la ré-*  
 “*publique Française la ville de Maestricht, qui lui*  
 “*appartient, depuis qu’elle est en guerre avec le Stat-*  
 “*boulder.* Il remit aussi une lettre de ces bandits  
 “Bataves que Dumourier traîne avec lui. On lui  
 “répondit comme il le méritait & on le renvoya  
 “vers son commettant. La pluie des bombes  
 “commença à 11 heures : Jupiter entra jadis en  
 “pluie d’or dans une tour, je crois que le diable  
 “entra cette nuit là dans Maestricht en pluie de  
 “feu : il y eut plus de dégât que dans tout le  
 “reste du siège. Le lendemain matin, chacun  
 “s’arrangea comme il put, on contint le peuple,  
 “on le calma, on lui promit de prompts secours,  
 “le Prince était partout avec une bonne conte-  
 “nance & d’excellens propos. Le surlendemain, il  
 “n’y paraissait presque plus, & je crois que si cela eut  
 “continué, on eut vaqué à ses affaires à l’ordinaire ;  
 “quand un bombardement n’ouvre pas une ville  
 “dans les 24 heures, le reste n’est qu’une inutile  
 “& froide cruauté. Il y a eu 5 à 6000 bombes  
 C “ lancées

“ lancées sur la ville. Plus de 3000 n’y font pas  
 “ arrivées. 400,000. livres payeront largement le  
 “ dégât; on a de la peine à compter 20 tués ou  
 “ blessés. Voila l’effet de 168 heures de bombarde-  
 “ ment. Il y a eu des traits du plus beau courage.  
 “ Les émigrés se sont très bien montrés, & les ha-  
 “ bitans leur attribuent leur salut. C’était un  
 “ touchant spectacle que celui de vieux militaires  
 “ décorés, & de jeunes gens héritiers des plus  
 “ grands noms, montant la garde avec de simples  
 “ soldats & partageant leurs périls aux postes les  
 “ plus avancés. Ce n’est pas là le moins beau mo-  
 “ ment de l’émigration. Enfin, le Dimanche 3  
 “ Mars, le feu cessa à 2 heures du matin. A 3  
 “ heures, tout était parti sur la nouvelle de l’ap-  
 “ proche des Autrichiens. Ils parurent à dix, ces  
 “ libérateurs, appelés par tant de vœux; à midi  
 “ entra l’Archiduc avec les généraux & 3000  
 “ Hongrois: ils étaient suivis des trophées des  
 “ vainqueurs, & des dépouilles des vaincus. De-  
 “ puis ce tems, il n’a pas cessé d’en arriver; et tout  
 “ en est couvert. Les patriotes ont perdu 750  
 “ hommes d’après les rapports des villages voisins.  
 “ Leveneur qui commandait sous Miranda, a eu  
 “ un bras emporté. La maîtresse de Vandernoort,  
 “ la coureuse de révolutions, la lubrique Pinaut,  
 “ est dans le butin. On y a trouvé avec horreur  
 “ deux beaux jeunes gens, pages de Louis XVI.  
 “ à l’époque du dix Août. Nous n’avons connu  
 “ toute

“ toute l’étendue de nos dangers qu’à la levée du  
 “ siège. Les payfans nous ont fait part des pro-  
 “ jets dont les patriotes les entretenaient tous les  
 “ jours. Ils étaient horribles, au point que le 2  
 “ Septembre n’était qu’une bouffonnerie. La nuit  
 “ même de notre délivrance, devait commencer  
 “ un feu à boulets rouges, qui en stile national  
 “ s’appelle *la grande Carmagnole*. Ce bal là n’eût  
 “ rien produit : les brûlés n’ayant plus rien à per-  
 “ dre, n’ont plus d’intérêt à se rendre : ils contri-  
 “ buent à contenir ceux qui n’ayant rien éprouvé,  
 “ voudraient se soustraire au dégât en se rendant.  
 “ Tous ces moyens sont de mauvais calculs avec  
 “ des gens un peu décidés. Si l’on eut fait un  
 “ siège regulier à Maëstricht à la distance où étai-  
 “ ent les tranchées, & dans l’état de faiblesse où est  
 “ une partie de la ville, je ne fais ce que tout cela  
 “ ferait devenu. Ici, comme ailleurs, il y avait  
 “ bon nombre de patriotes, qui avec des fusées, &  
 “ des bouteilles arrêtées dans un filet, tenaient les  
 “ assiégeans exactement avertis de tout ce qui se  
 “ passait.

“ Pour vous faire connaître maintenant comment  
 “ s’est effectuée notre délivrance, il me reste à vous  
 “ rendre compte de la marche de M. de Saxe Co-  
 “ bourg. Il arrive de Francfort le 22. La ca-  
 “ nonade de Maëstricht l’avertit des dangers de la  
 “ ville. Les quartiers des troupes sont réunis en

“ un clin d’œil ; il avait à passer la Rouër, rivière  
 “ étroite & sans bords. Ces bords étaient défendus  
 “ par 25000 hommes commandés par La Noue,  
 “ Dampierre & Stingell : leurs retranchemens étaient  
 “ formidables, à ce qu’ont dit les Autrichiens, &  
 “ des officiers Français qui les ont visités. De  
 “ bonnes troupes les eussent défendus 15 jours, &  
 “ 5 ou 6, le terrain depuis Aix la Chapelle ; c’était  
 “ là dessus qu’avait compté Dumourier pour faire  
 “ le siège de Maestricht. Eh bien ! toutes ces  
 “ combinaisons sont dérangées par une attaque  
 “ brusque des dragons de La tour, qui, tandis que  
 “ des hussards amusaient le front de l’attaque,  
 “ tournaient les redoutes, & se précipitèrent dans  
 “ les batteries avec une telle impétuosité qu’elles  
 “ n’eurent pas le tems de tirer. Quinze hommes  
 “ de ce brave régiment ont péri, entr’autres M. de  
 “ Porfnheim, colonel très regretté. Il a été tué  
 “ a r un bambin de douze ans, armé d’un fusil à  
 “ deux coups. Plus de 2000 patriotes y ont péri,  
 “ Le régiment de Rouergue a sauvé 5 hommes,  
 “ le troisième bataillon de Paris, 13. Royal Alle-  
 “ mande s’y est distingué, & a tout massacré au  
 “ nom du feu roi. Cette mort sera vengée sur  
 “ plus d’un. L’expédition de M. de Cobourg  
 “ est très belle, & dans le genre qui convient  
 “ contre les patriotes. Si l’attaque de la Rouër  
 “ eut été traitée d’après toutes les regles de l’art,  
 “ on y serait encore, & Maestricht eut été enlevé.”

*Je joins à cette relation quelques autres particularités que j'extraits d'une foule de lettres qui me sont parvenues de la ville assiégée.*

“ Des 6000 bombes qui ont été lancées sur Maestricht, il n'y en a eu qu'environ 400 qui soient entrées dans la ville, et même, il n'y en a eu que 200 qui soient tombées sur les maisons. Elles ont beaucoup souffert, mais aucune n'est entièrement détruite. Une caserne seulement a été la proie des flammes. Les bourgeois ont montré la plus grande résignation & le plus grand courage. Le mal qu'ils craignaient en tombant entre les mains de leurs ennemis, leur faisait trouver très faible celui qui les accablait; on les avait armés de lances & d'espontons.”

“ La sortie demandée par les émigrés était commandée par M. d'Autichamp, & composée de 200 Français & de 24 dragons de la garnison. Cette troupe sortit sans canons le 24, à 6 heures du matin par la porte de Wick. Les assiégeans en étaient prévenus. A peine était-on à 300 pas de la ville, sur la chaussée qui conduit à Aix la Chapelle, qu'une batterie de canons se démasqua, et obligea à rentrer dans la place.”

“ Le

“ Le bombardement du côté de Wick n’a presque produit aucun effet, les bombes ayant tombé en très grande partie dans la Meuse, entre ce Fauxbourg & la ville.”

“ On a sçu par le rapport de plusieurs payfans, qu’on avait forcé de travailler aux tranchées, que lorsque le feu de la ville renversait des travailleurs, les nationaux disaient : *On voit bien qu’il y a des aristocrates dans la place.*”

“ La garnison a perdu environ 10 hommes, & 20 blessés, la perte des habitans a été dans la même proportion.”

“ Il n’y a qu’une voix sur la fermeté, la vigilance, & les soins paternels du gouverneur Prince Frédérick de Hesse Cassel, frère du Landgrave de ce nom.

---

Tels sont, Madame, les détails authentiques de l’affaire de Maestricht ; ma première lettre vous portera ceux des succès continus de M. de Saxe Cobourg, & de M. de Clairfayt. Un mois a suffi : le Brabant est évacué. Dumourier a défendu le terrain avec plus d’opiniâtreté & de bravoure qu’on ne l’eût pensé d’une armée de patriotes mise  
en



en fuite et vaincue à trois reprises. Quarante-six mille hommes en ont dispersé 100 mille dans 30 jours. Dumourier a reconnu la Providence, il a fait avant le combat une espèce de protestation contre le despotisme & la folie de la Convention, de la municipalité de Paris, des commissaires Jacobins envoyés dans la Belgique, & surtout contre le vertueux Maire de Paris, le citoyen Pache, le ci-devant ministre de la guerre—Aujourd'hui que Dumourier est vaincu, il ne lui reste plus d'autre parti à prendre que de garnir suffisamment ses places fortes, & de marcher sur l'anarchie de Paris, au nom de la république, comme la Fayette voulut marcher l'an dernier sur la république, au nom de la constitution. Le mois prochain nous apprendra lequel de ces deux généraux de balle, a été le plus conséquent en révolution.

Voici les pièces qui circulent aujourd'hui dans le monde.

L'une est la lettre de Dumourier à la Convention. Elle a été imprimée & répandue à Bruxelles le 19. Elle y a fait beaucoup de partisans au général.

L'autre est une chanson faite sur lui, par le chevalier de Meude Monpas.



La troisième est la lettre de Mgr. le Comte d'Artois à M. M. d'Autichamp & de Miran après la mort du Roi. Il y regne un ton de loyauté & de douleur, bien digne des sentimens de ce malheureux Prince.

La quatrième est une ode aux puissances combinées.

Recevez, Madame, les hommages respectueux, & les félicitations d'un co-émigré qui espère vous les renouveler cet hyver dans votre Loge des Français,.....

P.

*A Londres ce 31 Mars, 1793.*

*A Lettre*

*Lettre du Général Dumourier, Général en chef de  
l'Armée du Nord, à la Convention Nationale.*

*Louvain ce 12 Mars 1793, l'an 2me de la République.*

“CITOYEN PRESIDENT,

“LE salut du peuple est la loi suprême : je viens de lui sacrifier une conquête presque assurée, en quittant la portion victorieuse de l'armée prête à entrer dans le cœur de la Hollande, pour venir au secours de celle qui vient d'essuyer un revers, qu'on doit à des causes physiques & morales, que je vais vous développer, avec cette franchise qui est plus nécessaire que jamais, & qui eut toujours opéré le salut de la république, si tous les agens qui la servent, l'eussent employée dans les comptes qu'ils rendoient, & si elle eut toujours été écoutée avec plus de complaisance, que la flatterie mensongère.

“Vous savez, citoyens représentans, dans quel état de déorganisation & de souffrance, les armées de la Belgique ont été mises, par un ministre & par des bureaux, qui ont conduit la France sur le penchant de sa ruine. Ce ministre & ces bureaux ont été changés ; mais bien loin de les punir, *Pache, Hassenfratz* sont passés à la place importante de la mairie de Paris, & dès-lors la capitale a vu se renouveler dans la rue des Lombards des scènes de sang & de carnage.

“Je vous ai présenté, au mois de Décembre, dans quatre mémoires, les griefs qu'il falloit redresser. Je vous ai indiqué les seuls moyens, qui pouvoient faire cesser le mal, & rendre à nos

E

armées

armées toute leur force, ainsi qu'à la cause de la nation toute la justice qui doit être son caractère. Ces mémoires ont été écartés, vous ne les connoissez pas ; faites vous les représenter. Vous y trouverez aussi le remède aux autres dangers qui nous environnent & qui menacent notre république naissante. Les armées de la Belgique, réunies dans le pays d'Aix-la-Chapelle & de Liège, y ont souffert tous les genres de besoin, sans murmurer ; mais en perdant continuellement par les maladies, par les escarmouches contre l'ennemi, l'abandon de quantité d'officiers & de soldats, plus de la moitié de leur force. Ce n'est que depuis l'entrée du général Bournonville dans le ministère qu'on commence à s'occuper de son recrutement & de ses besoins : mais il y a si peu de tems, que nous éprouvons encore tout le fléau désorganisateur dont nous avons été les victimes. Telle étoit notre situation, lorsque le premier Février, vous avez cru devoir à l'honneur de la nation, la déclaration de guerre contre l'Angleterre & la Hollande. Dès-lors j'ai sacrifié tous mes chagrins : je n'ai plus pensé à ma démission que vous trouverez consignée dans mes quatre mémoires. Je ne me suis occupé que des énormes dangers & du salut de ma patrie. J'ai cherché à prévenir les ennemis & cette armée souffrante a oublié tous ses maux pour attaquer la Hollande. Pendant qu'avec de nouvelles troupes arrivées de France, je prenois Breda, Klundert & Gertruydenberg, me préparant à pousser plus loin ces conquêtes, l'armée de la Belgique, conduite par des généraux remplis de courage & de civisme, entreprenoit le bombardement de Maestricht. Tout manquoit pour cette expédition, le nouveau régime d'administration n'étoit pas encore établi, l'ancien étoit vicieux & criminel. On regorgeoit de numéraire ; mais les formes nouvelles qu'on avoit mises à la trésorerie nationale, empêchoient qu'aucune partie du service ne reçut d'argent. Je ne puis pas encore détailler les causes de l'échec qu'ont reçu nos armées, puisque je ne fais que d'arriver : non-seulement elles ont abandonné l'espoir de prendre Maestricht, mais elles ont reculé avec confusion & avec perte ; les magasins de toute espèce qu'on commençoit à ra-

masser,

masser, & Liège même sont devenus la proie de l'ennemi, ainsi qu'une partie de l'artillerie de campagne & des bataillons : cette retraite nous a attiré de nouveaux ennemis & c'est ici que je vais développer les causes morales de nos maux.

Il a existé de tout tems dans les événemens humains une récompense des vertus & une punition des vices. Les particuliers peuvent échapper à cette Providence, qu'on appellera comme on voudra, parceque ce sont des points imperceptibles, mais parcourrez l'histoire, vous verrez que les peuples n'y échappent jamais. Tant que notre cause a été juste, nous avons vaincu l'ennemi ! Dès que l'avarice & l'injustice ont guidé nos pas, nous nous sommes détruits nous-mêmes & nos ennemis en profitent.

On vous flatte, on vous trompe. Je vais achever de déchirer le bandeau. On a fait éprouver aux Belges tous les genres de vexation. On a violé à leur égard les droits sacrés de la liberté : on a insulté avec impudence leurs opinions religieuses. On a profané par un brigandage très peu lucratif les instrumens de leur culte : on vous a menti sur leur caractère & sur leurs intentions. On a opéré la réunion du Hainaut à coups de sabre, & à coups de fusils ; celle de Bruxelles a été faite par une vingtaine d'hommes, qui ne pouvaient trouver d'existence que dans le trouble, & par quelques hommes de sang qu'on a rassemblés pour intimider les citoyens. Parcourez l'histoire des Pays-Bas ; vous trouverez que le peuple de la Belgique est bon, franc, brave & impatient du joug. Le Duc d'Albe, le plus cruel des satellites de Philippe II, en a fait périr 18,000 par la main des bourreaux. Les Belges se sont vengés par 30 ans de guerres civiles & leur attachement à la religion de leurs peres a pu seul les faire rentrer sous le joug Espagnol.

Vos finances étoient épuisées, lorsque nous sommes entrés dans la Belgique. Votre numéraire avoit disparu, ou s'achetoit au poids de l'or. Cambon, qui peut être un honnête citoyen, mais

qui certainement est au-dessous de la confiance que vous lui avez donnée pour la partie financière, n'a plus vu de remède que dans la possession des richesses de cette fertile contrée. Il vous a proposé le fatal décret du 15 Decembre, vous l'avez accepté unanimement & cependant chacun de ceux d'entre vous avec qui j'en ai parlé, m'a dit qu'il le désapprouvoit & que le décret étoit injuste. Un de mes quatre mémoires étoit dirigé contre ce décret ! on ne l'a pas lu à l'assemblée : le même Cambon a cherché à rendre mes remontrances odieuses & criminelles en disant à la tribune que j'apposais un veto sur le décret de l'assemblée. Vous avez confirmé ce décret par celui du 30 Decembre ; vous avez chargé vos commissaires de tenir la main à son exécution ; d'après vos ordres, le pouvoir exécutif a envoyé au moins 30 commissaires : le choix est très-mauvais & à l'exception de quelques gens honnêtes qui sont peut être regardés comme des citoyens douteux, parce qu'ils cherchent à mitiger l'odieux de leurs fonctions, la plupart sont ou des insensés, ou des tyrans, ou des hommes sans réflexion, dont un zèle brutal & insolent a achevé d'exaspérer l'ame des Belges. Dès-lors la terreur & peut-être la haine ont remplacé cette douce fraternité qui a accompagné nos premiers pas dans la Belgique. C'est au moment de nos revers que nos agens ont déployé le plus d'injustices & de violence.

“ Vous avez été trompés sur la réunion à la France de plusieurs parties de la Belgique. Vous l'avez cru volontaire par ce qu'on vous a menti. Dès lors vous avez cru pouvoir enlever le superflu de l'argenterie des églises pour subvenir, sans doute, aux fraix de la guerre. Vous regardiez dès lors les Belges comme François : mais quand même ils l'eussent été, il eut encore fallu attendre, que l'abandon de cette argenterie eut été un sacrifice volontaire, sans quoi, l'enlever par force, devenoit à leurs yeux un sacrilège. C'est ce qui vient d'arriver. Les prêtres & les moines ont profité de cet acte imprudent, & ils nous ont regardés comme des brigands qui fuyent, & par tout les communautés de village arment contre nous. Ce n'est point ici une guerre d'aristocratie,

eratic, car notre révolution favorise les habitans des campagnes, & cependant ce sont les habitans des campagnes qui s'arment contre nous, & le tocsin sonne de toutes parts ! C'est pour eux une guerre sacrée. C'est pour nous une guerre criminelle. Nous sommes en ce moment environnés d'ennemis. Vous le verrez par les rapports que j'envoie au ministre de la guerre ; vous verrez en même tems les premières mesures, que la nécessité m'a forcé de prendre pour sauver l'armée Française, l'honneur de la nation, & la république elle-même.

“ Représentans de la nation, j'invoque votre probité, & vos devoirs ; j'invoque les principes sacrés expliqués dans la *Déclaration des Droits de l'Homme*, & j'attends avec impatience votre décision. En ce moment vous tenez dans vos mains le sort de l'empire, je suis persuadé, que la vérité & la vertu conduiront vos décisions, & que vous ne souffrirez pas, que vos armées soient souillées par le crime, & en deviennent les victimes.

(Signé)

DUMOURIER.

IMPROMPTU.



IMPROMPTU.

*Air du Menet d'Exaudet.*

Dumourier  
Ce guerrier  
Qu'on renomme,  
N'est au fond qu'un intrigant.  
Et n'a rien fait de grand  
Qui soit digne d'un homme.

Lorsqu'à Mons  
Les demons  
De la France  
Contre Beaulieu se battaient.  
Dix contre un ils étaient

Je pense;  
Et malgré cette défaite  
Clairfayt fit belle retraite,  
Combattant,  
Repoussant  
La canaille,

Car cinq fois il l'attaqua  
Et soudain lui livra  
Bataille.

Le Brabant  
Repentant  
De sa faute,  
A bien juré que jamais  
Du citoyen Français  
Il ne deviendrait l'hôte.

Brabançons,  
Sots garçons,  
Votre mine

Prouve que la liberté  
Dans la Flandre a porté  
Famine.



*Copie d'une Lettre de Mgr. le Comte d'Artois à M. le Marquis de Miran à Dusseldorf, en date de Ham du 29 Janvr. 1793.*

Plus mon cœur est déchiré, mon cher Miran, & plus je suis sensible aux marques d'attachement de ceux sur lesquels j'ai autant de raison de compter.

Pleurer mon trop malheureux frère, obéir à celui que par devoir & par tendresse je regarde comme mon unique chef, le servir de tous mes moyens, verser mon sang pour le venger & pour rétablir mon Roi sur son trône, voilà le serment que je prononce avec plus de fermeté & de résolution que jamais.

Ah ! mon cher Miran, que tous mes fidèles aient plus que jamais confiance ; en nous, le chemin de l'honneur est le seul que nous ayons jamais connu & notre unique consolation est de nous dire sans cesse que dans les momens, où nous étions les plus accablés par le malheur, nous nous serions crûs déshonorés de penser que notre cause put jamais être désespérée.

Tel

Tel fera toujours mon langage, & tel est celui que je donne ordre à tous mes dévoués de tenir en mon nom à nos braves compagnons d'armes. Si les secours que nous faisons distribuer aux émigrés ne sont pas suffisants, mandez le moi avec franchise, & je m'estimerai heureux de partager avec eux le peu qui me reste.

Vivre pour les rétablir dans leurs droits & dans leurs biens, ou mourir avec eux, voilà ma seule ambition.

Signé

**CHARLES PHILIPPE.**

*Copie*

*Copie d'une Lettre de M. le Comte d'Artois à M. le  
Marquis d'Autichamp, du 29 Janvier, 1793.*

Au sein de l'infortune, déchiré par la plus profonde douleur, je me trouve, mon cher d'Autichamp, une sorte de consolation à parler de mes sentimens à ceux sur le dévouement desquels j'ai le plus lieu de compter, & vous savez si vous êtes de ce nombre.

La position où vous, êtes m'empêche d'entrer avec vous dans de grands détails ; qu'il vous suffise de savoir que tout mon sang est consacré à venger nos injures, que j'ai l'espérance de pouvoir y réussir, & que j'y suis plus que jamais dévoué, comme je l'ai toujours été.

Soumis à un frère dont je respecte & chéris le titre, je profiterai de la confiance qu'il me témoigne pour le bien servir, pour venger de tous mes moyens l'infâme meurtre de celui que nous pleurons, & pour rétablir mon légitime Roi sur son trône. Le malheur me déchire, mais ne m'accablera jamais, & j'éprouverai du moins la douce satisfaction de pouvoir me dire qu'il ne m'est pas arrivé un seul instant de songer seulement que je

E

pourrais

pourrais un jour désespérer du triomphe de la bonne cause.

Dites vous à vous même, dites à nos braves compagnons d'armes qu'ils peuvent compter plus que jamais sur les frères de leur trop malheureux maître.

Encouragez les, soutenez les, assurez les que nous nous occupons de leur gloire autant que de leur existence, & que nous vaincrons ou mourrons avec eux.

Si les secours que nous donnons aux émigrés ne sont pas suffisans, mandez le moi avec confiance. Je partagerai de bien bon cœur avec eux le peu qui me reste.

Signé

CHARLES PHILIPPE.

## O D E

*Sur la Ligue de l'Europe contre la France en 1793.*

Quels cris d'effroi, quels cris d'allarmes  
 Rassemblent ces nombreux soldats ;  
 Chacun se presse, ou vole aux armes,  
 Le trompette appelle aux combats.  
 Je vois l'Europe menacée,  
 Déployer sa main courroucée,  
 Pour venger de grands attentats.

Contre les efforts sanguinaires  
 De leurs perfides ennemis,  
 Autour de leurs Rois tutélaires,  
 Je vois les peuples réunis.  
 La valeur soutient leur couronne,  
 La loyauté les environne,  
 Sur leurs trônes mieux affermis.

Puissant modérateur du monde,  
 Tu commandas l'amour des Rois,  
 Sur ton bras leur espoir se fonde,  
 Lorsqu'ils accourent à ta voix,  
 Pour repousser la horde impure,  
 De cette faction parjure,  
 Qui prêche le mépris des loix.

Par de long crimes en hardie  
 Dans ses régicides projets,  
 Dieu vengeur, vois sa main impie  
 Consommer ses nombreux forfaits.  
 Vois d'un Roi la tête sacrée  
 Par elle à la hache livrée,  
 Tomber aux pieds de ses sujets.

Sa haine farouche & cruelle.  
 Sur tes autels en sanglantés  
 Egorge la troupe fidèle  
 De tes prêtres persécutés.  
 Contre ta Majesté suprême,  
 Sa bouche vomit le blasphème  
 Et chante ses iniquités.

De l'humanité consternée  
 Ecoute les cris douloureux,  
 Fais voir à la terre étonnée,  
 Qu'un Dieu veille encor dans les cieux ;  
 Et que sa longue patience  
 Réserve à sa juste vengeance  
 Le criminel audacieux.

---



## LA CAMPAGNE DE 1793.

---

### LETTRE II.

**J**E vous ai laissé, Madame, au pié des remparts de Maestricht, dans l'impatience de connaître sans doute, tous les détails de cette marche brusque & rapide du Prince de Cobourg, qui a débarrassé si promptement le Brabant & la Hollande de ses incommodes amis.

M. de Cobourg, accoutumé à faire la guerre aux Turcs, connaissait d'avance la manière dont on devait attaquer des patriotes ; car, c'est une chose digne de remarque, que la ressemblance qui existe entre les gens extrêmement libres & les gens extrêmement esclaves. Chez les uns la confiance de l'orgueil, chez les autres la croyance de la prédestination, leur inspirent la même sécurité & la même indiscipline. Le bonheur les rend actifs, la lâcheté les rend cruels, le défaut de bonnes loix les rend pillards, les revers les annullent. M. de Co-

bourg a renouvelé dans les plaines du Brabant, les expériences qu'il avait faites à Remnich.

Cependant sa gloire nouvelle est plus pure que celle qu'il acquit dans le bannat de Temeswar : lorsqu'il y renversait des milliers de Turcs & d'Asiatiques, il ne faisait que délivrer son pays d'un fléau local & particulier. Jamais cette nation n'aurait songé à implanter dans toute l'Europe ses mosquées, ses cordons, & son Alcoran. Aujourd'hui c'est le genre humain qui doit des remerciemens & des couronnes à M. de Cobourg. Il a commencé la chasse & la dispersion d'une espèce d'hommes cent fois plus dangeureuse & plus forte, car, elle était sûre de trouver par tout pour auxiliaires, tous les brigands des pays qu'elle parcourait.

Le commencement de ces succès tient à une cause bien légère en apparence, mais si importante dans ses résultats, qu'on ne peut pas négliger de la rapporter.

Vous saurez, Madame, que malgré l'avis donné aux puissances dès le mois d'Août & 7bre. de l'année dernière, malgré le 21 Janvier, malgré toutes les déclarations de guerre & l'invasion de tant de frontières, les puissances n'étaient pas prêtes. Soit que les recrutemens fussent difficiles, les transports d'artillerie impraticables, la formation des maga-  
fins

finis & les levées d'argent pénibles, encore une fois les puissances n'étaient pas prêtes. On arrivait, à la vérité, de toutes parts, mais on ne devait agir activement, & partout à la fois, que le 6 Avril.

Le premier plan de Dumourier était de porter ses forces sur Maestricht & sur Aix-la-Chapelle, pour barrer le chemin aux Autrichiens. Toutes les probabilités étaient alors pour le succès. La facilité de l'expédition de la Hollande, les intelligences qu'on y avait, l'impatience de ces Bataves révoltés qui accompagnaient Dumourier, sous la direction du banquier Abbema, & du Comte de Capellen, & plus que tout cela encore, l'avidité que l'on avait des trésors d'Amsterdam, en firent décider autrement.

Maestricht qui ne pouvait être que mal défendu, fut plus mal attaqué encore, mais il eut succombé inévitablement avant l'arrivée des secours, sans un M. de Mansen, qui habitait alors cette ville. Il avait été camarade d'un officier Allemand au service de la république, qui était alors employé dans le voisinage. Cet officier (Stingell) lui écrivit un jour : *J'ai fait retarder le siège de cinq jours ; quand les Autrichiens viendront-ils vous délivrer ?* Cette lettre fut montrée au Prince de Hesse : il n'avait aucun moyen de faire connaître sa position à M. de Clairfayt. Il engagea ce M. de Mansen à se rendre auprès de lui

avec une lettre. Il partit & se rendit vers le commandant Français. Celui cy eut connaissance de la lettre à M. de Clairfayt, & la fit jetter au feu. Il donna un passeport à son ami, & il put se rendre, sans être inquiété, jusqu'à Cologne. De là M. de Clairfayt l'envoya à Francfort, où il trouva M. le Prince de Cobourg, qui ne faisait que d'y arriver. Le danger était imminent. Celui-cy se porta sur le Rhin avec la rapidité de la foudre; on était si peu préparé à Cologne, que le Roi de Prusse fut obligé de faire pour un million d'avances de son trésor, afin de mettre cette armée en mouvement.

Le nombre des troupes Autrichiennes qui agissent, est toujours le secret du général; cependant, je ne crains pas de me tromper de beaucoup, en portant à 50000 hommes l'armée du Prince de Cobourg, lorsqu'elle se mit en marche.

Voici l'état authentique de l'armée Autrichienne destinée aux opérations du Brabant.

*Infanterie.*

*Infanterie.*

- 3 bataillons de Wirtemberg.
  - 3 de Clairfayt.
  - 3 de Murray.
  - 3 de Ligne.
  - 2 de Staray.
  - 2 de Bender.
  - 1 d'Alton.
  - 1 de Joseph Collorédo.
  - 2 d'Odonnell
  - 2 de Laudonvert.
  - 2 de Mahoni, chasseurs.
  - 1 le Cust, idem.
  - 2 de Tyroliens.
  - 2 de Marzin & Bordodesky.
  - 2 d'Ulric Kinsky
  - 2 de Matthesen.
  - 2 de Stuart.
  - 2 de Hohenlohe
  - 1 de François Kinsky.
  - 2 d'Antoine Esterhazy.
  - 3 de Vierfet
  - 1 de Michailowitch.
  - 1 d'un régiment de garnison.
  - 4 bataillons de troupes d'Anhalt & de Wurtzbourg.
- 
- 49 bataillons, au total;
- 

*Cavalerie.*

*Cavalerie.*

- 4 divisions de chevaux légers de la Tour.
- 4 de dragons de Cobourg.
- 5 de hussards de Blankenstein.
- 1 de hussards de Würmser.
- 3 de houlans de Degelman.
- $\frac{1}{2}$  de dragons d'Anhalt.
- 5 de hussards d'Esterhazy.

---

22 $\frac{1}{2}$  divisions, au total.

---

*Récapitulation.*

49 bataillons à 1200 hommes	—	58800
22 divisions $\frac{1}{2}$ de cavalerie à 400 hommes		9000
		<hr/>
Total	—	67800
		<hr/>

Cette armée, sous les ordres du général en chef, Maréchal Prince de Cobourg, était commandée par les généraux Clairfayt, Prince de Wirtemberg, l'Archiduc Charles, Beaulieu, La Tour, d'Alvinzi, Lilien, Staray, d'Haponcourt, Jordis, Piéla, Ferraris, Würmser, Penzenstein, Querlonde, de Lambesc, Wenkheim, Bovo & Dießback.



Il s'y était réuni quelques détachemens de l'armée du général Wenceslas Collorédo : ces détachemens étaient surtout composés de cavalerie aux ordres du maréchal de camp Beniousky. M. le Prince Cobourg l'avait fait venir du bas Rhin, sur la Meuse en toute diligence pour opposer une plus grande masse de cavalerie à la nombreuse artillerie des patriotes.

Le Prince de Hohenlohe, commandant l'armée du Luxembourg, avait reçu ordre d'envoyer un renfort de 10 mille hommes à l'armée du Limbourg, aux ordres de Beaulieu, qui alors se trouvait à la tête de 28000 hommes effectifs.

Quelques régimens de l'armée du haut Rhin, savoir Kaiser, Hohenlohe, Teuschmeister, &c. s'étaient aussi rendus à Cologne, pour remplacer les troupes fatiguées. De ce nombre était surtout le beau régiment *de Stuart*, qui depuis huit mois, avait été continuellement en activité. Après la retraite de Champagne, il se porta de Luxembourg à Mons, où il fut un des plus exposés. Depuis la retraite des Pays Bas, il n'avait cessé d'agir, & il avait toujours été aux avant postes. Il comptait au 1<sup>er</sup> Mars 1400 malades.

Enfin, les régimens Français de Royal Allemand, Saxe, & Berchini cavalerie que l'empereur avait

avait pris à son service, faisaient monter à 90000 hommes l'armée d'entre Meuse & Rhin.

Sur ce nombre, Beaulieu, en employant 28000 dans le Limbourg, le général La Tour ayant été envoyé avec 8000 sur Ruremonde, pour seconder le Prince de Brunswick ; la garnison des places en occupant au moins 4000, M. de Cobourg commença ses opérations à la tête de 50000 hommes dans la nuit du 28 Février au 1er Mars, après s'être combiné avec l'armée Prussienne qui ne faisait que d'arriver à Vézél, & qui n'était que de 10500 hommes.

Les magasins, la grosse artillerie, les boulangeries n'étaient point encore prêtes, mais la circonstance n'admettait plus de délais.

Maintenant, Madame, je devrais vous donner l'état des forces des patriotes dans le Brabant, mais ne pouvant saisir aucun nom qui dans un an soit encore connu, parmi cet assemblage bizarre de nationaux de la Côte d'or, du Calvados, &c. ni même parmi nos anciens régimens, dénaturés à tous égards, je me contenterai de vous dire que l'on comptait environ 120 mille brigands de toutes les couleurs, depuis Williamstadt jusqu'à Mons, & depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à Ostende : tout cela était aux ordres de ce *Dumourier* de cet homme

si étonnant, & qui est encore aujourd'hui par sa mobilité & son audace le problème de l'Europe. Il avait pour lieutenants,

*Un Miranda*, Peruvien d'origine, inconnu en France jusques là.

*Valencé*, fils du brave Timbrune, gouverneur de l'école militaire, devenu par supercherie le gendre obligé de *Mad. de Sillery Genlis* \*, remarqué jadis dans le monde par sa nullité, sa corpulence & ses ridicules, & depuis, champion de la faction d'Orléans.

*Dampierre*, ci-devant officier aux gardes, espèce de fou, qui avait monté un des premiers dans les ballons de Montgolfier, avait été mis, pour fait de défobéissance, dans les prisons de l'abbaye, où le Duc d'Orléans était venu le visiter & l'attacher à son parti.

\* *Valence* était l'amant aimé du bel esprit démocrate *Mad. de Montesson*, femme-maitressé du feu Duc d'Orléans. Celui-ci trouva un jour *Valence* aux pieds de sa conquête. *Mad. de Montesson* se tira adroitement d'embarras, en disant au Duc, " Voyez donc cet étourdi qui se jette à mes genoux pour me demander " ma nièce dont il est fou——." " Ab! reprit M. d'Orléans, " cela s'appelle une nièce ; eh bien, il faut la lui donner." Après cela le pauvre *Valence* ne put pas se dispenser d'épouser la nièce, pour conserver la tante.

*Egalité*, fils aîné de cet infâme régicide, lieutenant général avant l'âge, joignant à 20 ans aux vices de son père, la sottise, & l'inexpérience d'un marmot de collège.

*Berneron*, fils d'un ferrailleur de Romans en Dauphiné, pendu en effigie pour fausse monnoye ; d'abord capucin à Lisbonne, puis defroqué, puis maquignon de la gendarmerie, enfin officier général, à force d'intrigues & de souplesse.

*Moreton Chabillant*, presque aveugle, Orléaniste enragé, bourreau des soldats sous l'ancien régime ; objet des sarcasmes de la cour & de la ville, il se vengeait de ses ridicules par ses crimes.

Enfin, un *Duval*, un *Westerman*, filou du Palais Royal, chef de l'attaque du château le 10 Août ; *Stingell*, *Leveneur*, *De Flers*, *ô Moran*, *Miazinsky*, *Lanoue*, *Harville*, *La Morlière*, *Champmorin*, *Thouvenot*, *Hiller*, &c. Les Colonels étaient dignes des généraux. On y remarquait jusqu'au nègre de M. d'Orléans, commandant un corps franc de sa couleur.

Tout cela était reparti sans ordre & sans prévoyance sur un espace de 40 lieues nord & sud, & de 50 lieues de l'ouest à l'est.

Voici maintenant la marche combinée de ce général avec le Duc Frédéric de Brunswick Oëls.

## PASSAGE DE LA ROËR.

*Attaque des Retranchemens d'Eschweiler, prise d'Aix-la-Chapelle & Liège.*

PAR LE PRINCE DE WIRTEMBERG.

Le 1<sup>er</sup> Mars, l'armée impériale passa la Roër, entre Juliers & Dueren, sur un pont de bateaux, qui fut jetté avec une promptitude incroyable ; elle se divisa en trois colonnes. Le Prince de Wirtemberg, qui commandait celle de gauche, tourna & attaqua les retranchemens d'Eschweiler, & en délogea les patriotes avec une perte de 2000 hommes tués & 600 prisonniers. Il leur prit 12 canons dans cette attaque, & marcha aussitôt sur Aix-la-Chapelle. Les postes Français s'étant repliés sur Aix-la-Chapelle aux ordres de *Miazinsky*, *Dampierre* & *Stingell*, y furent attaqués le lendemain. *Stingell* avait fui le premier ; *Dampierre* était la veille dans une telle sécurité, qu'il était tranquille, a t'-on dit, à jouer aux cartes avec une M<sup>de</sup>. de la *Pallière*, lorsque le premier avis lui parvint qu'on venait d'attaquer ses retranchemens. Il répondit froidement, *tant mieux, nous aurons de*

*nouveaux lauriers à cueillir*, & il continua la partie, en se contentant de détacher quelques aides de camp vers les avant postes. Cependant, l'arrivée des fuyards & des chariots commença à exciter son attention. Il remit la partie *après la défaite des Autrichiens*, & songea à se défendre. Il en avait déjà fait les préparatifs, lorsqu'ayant appris la défaite totale des Français, & la vigueur de l'attaque des Autrichiens, il crut qu'il était de la prudence de déloger sans tambour ni trompette. L'arrivée d'un renfort de 6000 hommes, commandés par Miazinsky, l'engagea à revenir sur ses pas; malheureusement, il y trouva encore ces terribles Autrichiens. Le régiment Dauphin & un bataillon de nationaux voulurent faire quelque résistance. Les chasseurs Tyroliens commencèrent l'attaque sur ceux des Français, qui avaient pris poste sur la grande place. Ils les fusillaient par les deux rues qui y aboutissent en se croisant. Lorsqu'ils avaient fait feu sur eux ils entraient dans une maison, rechargeaient leur arme, & continuaient ainsi en poussant toujours en avant. Une vingtaine de grenadiers Hongrois, emportés par leur courage, s'élancèrent hors de leur bataillon, & s'avancèrent jusqu'à 12 pas du bataillon quarré que Miazinsky avait formé sur le marché. Bientôt les bourgeois se mêlèrent aux troupes. Ils accablaient les patriotes de coups de pierre & de pistolet par les fenêtres. Un d'eux voulut saisir une pièce de canon. Le canonier le  
 blessa ;



bleffa ; tous les bourgeois vinrent à son secours ; canons, chevaux, & artilleurs, tout fut pris ou tué. Le régiment de Deux Ponts perdit seul 200 hommes dans cette fusillade. La déroute fut complète, & l'armée Française prit en désordre la route de Liège. On la poursuivit. C'est dans cette fuite, que le général qui la commandait fut blessé d'un coup de feu dans les reins auprès d'Henry Chapelle ; obligé de descendre de cheval, il se trainait à pié dans les bois, il y fut fait prisonnier, & mourut trois jours après.

L'armée poursuivie se rendit d'abord à Herve, puis elle se rallia à deux lieues de Liège ; un corps d'Autrichiens engagé trop avant dans la poursuite, y fut enveloppé par la cavalerie, on fit 200 prisonniers, que les nationaux massacrèrent froidement avec une barbarie digne des hommes du 27bre.

Il y a toute lieu de croire que ce massacre fut l'effet de la présence de ce même *Danton*, qui commanda la plupart des assassinats de la révolution. Il était commissaire à Liège avec *La Croix* au moment de la déroute. *La Croix* se rappelant que de mauvais avocat, la révolution l'avait fait mauvais adjudant général, crut que dans cette occasion critique, le salut de l'état exigeait qu'il montât à cheval. Voilà donc mon législateur courant les  
bois

bois avec le général *Valence*, semblables à deux Sancho Pança, pour rallier les fuyards. Ils parvinrent à en réunir quelques uns. *Danton* était resté à Liège, & c'est de sa chancellerie que partit sans doute l'ordre d'égorger 13 malheureux, prêtres, émigrés, & autres, qui se trouvaient dans les prisons de cette ville. Après ces actes de barbarie, *Miranda* arriva de *Maestricht* à Liège. Les officiers généraux tinrent conseil au milieu des blessés, des fuyards, & des prisonniers égorgés. Les uns pensaient qu'il fallait tenir encore au poste de *la Chartreuse*, d'autres, qu'il fallait se retirer à 5 lieues derrière Liège. On ne savait à quel parti s'arrêter. M. le *Prince de Cobourg* mit fin à cette délibération, en repoussant à *Tongres* l'armée de *Miranda*. Alors on fit partir à la hâte pour *Valenciennes*, tout ce qu'on pût rassembler de munitions & d'effets pillés, on abandonna aux vainqueurs Liège, ses fusils, ses magasins, & ses patriotes. *Valence* prit la route de *St. Tron*, & *La Croix* & *Danton* celle de *Paris*, pour y faire décréter d'accusation les généraux *Stingell* & *La Noue*, comme coupables de haute trahison. Il ne resta alors à toutes ces communes réunies fraîchement & librement, que la honte de leur inconscience, & l'attente de leur punition.

Deux jours après, (le 5) M. le *Prince de Wirtemberg* prit possession de Liège, dont les nouveaux magistrats s'étaient sauvés à *Bruxelles*.

En se retirant de *Liège*, les Français coupèrent un arche du grand pont, pour empêcher le Prince de *Wirtemberg* d'y pénétrer plutôt. Le général se tint à la *chartreuse*, en attendant que la colonne venant de *Maastricht*, put s'emparer de la citadelle. A l'approche des Autrichiens, les généraux, les commissaires de la convention, ceux du pouvoir exécutif, rassemblèrent toutes leurs troupes au marché. Tous les grands mots, toutes les grandes phrases avaient fait place à la terreur. Il y avait des bataillons où l'on ne trouvait plus que deux hommes. Les grands agitateurs eurent recours à leurs stratagèmes ordinaires, aux proclamations, aux promesses ; les mots sonores de *braves Liégeois, braves guerriers, soldats de la république, les tyrans, les aveugles satellites des despotes* ; ces mots, ces phrases étaient prodigués, mais ces invitations étaient impuissantes ; les ingrats Liégeois tremblants à côté de leurs foyers, exécrants intérieurement tous ces monstres, mais courbés encore sous leur joug, ne répondaient rien à ceux qui pendant trois mois avaient commis, & fait commettre dans leur pays tous les excès de la tyrannie & de la brutalité, sous le masque séduisant de la liberté. Honteux, indignés de toutes les horreurs, de toutes les profanations qu'ils avaient dû souffrir, les hommes honnêtes attendaient impatiemment la fin de cette terrible vengeance du ciel. Ce moment heureux arriva, & la paix reparut à Liège.

On

On reprit une partie de l'argenterie des églises que les voleurs patriotes n'emportaient pas assez vite. Liège est une espèce d'arsenal toujours en activité. On y saisit une quantité prodigieuse de fusils, de pistolets, & d'armes de toutes sortes, dont le patriotisme toujours plus avide de la quantité, que jaloux de la qualité, y avait ordonné la fabrication.

Il fallait punir les patriotes qui avaient demandé la réunion. M. de Cobourg leur imposa une amende de 600 mille florins : quelles-que fussent depuis leurs supplications & leurs remontrances, il ne voulut jamais se départir de sa demande. Il fallut payer. Cette somme fut destinée à servir de gratification aux troupes Autrichiennes. Il était difficile de la mieux mériter. Les brigands de Liège acquittèrent la dette du genre humain. Dumourier après cela, pouvait il ne pas croire à la providence !

*Attaque d'Aldenboven, & délivrance de Maëstricht,*

Par M. M. DE SAXE COBOURG  
& DE CLAIRFAIT.

Tandis que le Prince de Wirtemberg, avec l'aile gauche de l'armée, marchait sur Aix-la-Chapelle & Liège, M. de Saxe Cobourg, avec la colonne du centre, commandée par M. de Clairfayt, ayant son avant garde sous les ordres de l'Archiduc Charles, se porta sur les retranchemens que les Français avoient établis à *Burheim, Hoigben, & Aldenboven*. Un détachement aux ordres du Comte de Zinzendorf, chassa d'abord les patriotes qui occupaient la forêt de *Coflar*. Ceux qui gardaient les retranchemens voulurent faire quelque défense, *M. de Cobourg* les prit le premier en flanc; *M. de Clairfait* les prit ensuite en tête : l'Archiduc *Charles* lui-même, attaqua & emporta de son côté quelques batteries, où il prit 9 pièces de canons. Il y eut environ 2500 patriotes tués dans cette attaque, où l'on ne fit que très peu de prisonniers. Les troupes Françaises furent repoussées ce jour là (1<sup>er</sup> Mars) jusqu'à 5 quarts de lieue au delà d'*Aldenboven*.

C'est à cette première affaire que le troisième bataillon de Paris fut presque entièrement détruit.

300 Français s'étaient rendus. Les dragons de *La Tour* voulaient les écharper. Leurs officiers étaient parvenus à les arrêter, mais lorsqu'ils virent leur brave colonel *Portzenheim* mort, que des hommes apportaient sur leurs épaules, rien ne put les arrêter, & les 300 nationaux furent sabrés sans pitié.

Les Français n'avaient pas un seul général qui commandât dans ces retranchemens; ils ne s'attendaient pas même à être attaqués. Une compagnie qui se vit tournée par les dragons de *La Tour*, cria à la trahison & massacra son capitaine à coups de bayonnettes.

L'armée impériale s'étant réunie, s'avança sur *Rolduc*, délogea les Français de tous leurs postes, & les obligea dans la nuit du 2 au 3, de lever le siège de *Maastricht*.

L'Archiduc *Charles*, le Prince de *Cobourg*, & le Comte de *Clairfait* y arrivèrent à midi : il serait difficile de peindre la joie que dut exciter un événement aussi heureux & aussi imprévu. Chacun s'embrassait, & pleurait de joie. On tremblait pour la nuit du lundi 4 que devait commencer le feu à boulets rouges.

On



On chanta un *Te Deum* pour la délivrance de Maestricht. Les émigrés Français n'y assistèrent pas avec le moins de plaisir. La prise de cette ville eut mis les patriotes en possession d'une foule incroyable de trésors. Toutes les richesses du Brabant, de Liège, &c. y avaient été déposées.

M. le général Cobourg ne perdit pas un moment, & porta son armée à Tongres, après avoir établi son quartier général à Maestricht.

*Attaque & Prise de Ruremonde, par les Autrichiens  
& les Prussiens combinés.*

AFFAIRE DE VLODORF.

IL avait été concerté que tous les postes avancés des environs de la Meuse seraient attaqués à la fois le 3 Mars ; le premier près de Ruremonde, par une colonne sous la conduite du Duc Frederick de Brunswick Oels ; le second, près de Brugge, par une colonne commandée par le général major Comte de Goltz ; & le troisième, près de Swalmen, par la colonne sous les ordres du lieutenant général de Knobelsdorff. Le Prince de Wirtemberg ayant appris le 2 au soir, que le poste de Brugge avait été abandonné, & que les nationaux s'étaient repliés sur Swalmen, fit avertir le lieutenant général de Knobelsdorff de ne point précipiter son attaque, vu qu'il viendrait à son secours, en prenant les patriotes à dos. En conséquence, M. de Knobelsdorff se mit en marche vers les 10 heures du matin pour Swalmen, à la tête de son régiment, d'un escadron de cuirassiers commandé par le colonel Velleier, & d'un escadron de hussards, sous les ordres du major de Rottorf. En arrivant à l'ennemi, il l'amusa par un feu d'artillerie, pour détourner son attention du côté d'où le secours devait arriver.

En

En effet, le général Major de Goltz ne tarda pas de s'y rendre, avec trois escadrons de hussards, les grenadiers, & le premier bataillon du régiment de Kunitsky. Au dessus de Swalmen, le lieutenant général de Knobelsdorff avait fait jetter un pont que le Comte de Goltz passa avec tout son détachement, mais que le Duc de Brunswick ne put atteindre, s'en trouvant trop éloigné.

Aussitôt que le Comte de Goltz eut rangé son infanterie en ordre de bataille, il attaqua le village de Swalmen d'un côté, tandis que le général de Knobelsdorff s'y porta de l'autre. Le premier donna sur une batterie de 6 canons & d'un obusier. Le lieutenant colonel du régiment de Kunitsky y perdit la vie à la première décharge, ainsi que plusieurs soldats du même régiment. Le général de Knobelsdorff ayant poussé à la tête de son bataillon de grenadiers jusques dans le village, se trouva vis-à-vis d'un retranchement d'où les patriotes ne firent qu'une seule décharge, ayant pris la fuite après avoir essuyé une décharge générale dudit bataillon. Les patriotes eurent le tems d'emmener tous leurs canons par le pont établi dans le village, & dont la tête se trouva palissadée, ce qui empêcha les Prussiens de le passer en assez grand nombre à la fois. Le château du Maréchal de Honsbroeck, occupé par 400 hommes, & le grand nombre de fossés dont les ponts avaient été rompus empêchèrent

rent la cavalerie de poursuivre les patriotes. Il y avait dans ce village au delà de 3000 Français, dont plusieurs furent tués ou sabrés, tandis que le régiment de Knobelsdorff n'eut pas un seul homme de blessé.

Le corps de 8000 Autrichiens sous les ordres du lieutenant général comte de la Tour, destiné à se porter sur Ruremonde ayant passé la Roër, marchait par Sittard sur Linne. Il rencontra dans sa marche près Vlodorf un corps de patriotes qu'il défit presque en entier, après s'être emparé de toute son artillerie consistant en 12 canons. Plus de 2000 hommes de cet avant poste furent tués sur la place. Le reste qui pouvait se monter à 500 hommes, se retira à Ruremonde. Dans la nuit du 4 au 5, cette ville fut évacuée par les nationaux, & le général de la Tour en prit possession sans éprouver aucune résistance.

Il avait été résolu de faire attaquer Ruremonde le 5, par le corps du Duc Frédérick de Brunswick-Oels, conjointement avec un détachement de l'armée Impériale, commandé par le général Wenckheim.

A cinq heures du matin, le lieutenant général Prussien Knobelsdorff, sur le bruit de quatre coups de canons qu'on entendit de loin, & qu'on prit  
pour

pour des signaux donnés aux postes avancés des ennemis pour leur retraite, envoya une patrouille de Hussards pour prendre langue. Cette patrouille ne put se porter assez en avant, parceque les ponts étaient rompus. Le général y envoya 40 chasseurs, avec quelques paysans, pour rétablir ces passages. Il s'y porta lui-même à la tête d'un escadron de Hussards avec lesquels il poussa jusqu'à Ruremonde. Il eut le plaisir, ou le déplaisir, de voir que l'armée Autrichienne y était établie depuis deux heures.

Peu de jours après, le général La Tour se mit en marche sur Herenthals & Anvers, en passant par Hammond & Loemel, & le Duc de Brunswick-Oels se porta sur Bréda en passant par Eindhoven, Bois-le-duc, & Tilborg.

Vous voyez, Madame, qu'en moins de 5 jours, la déroute & la confusion furent mises dans cette patriotique armée. Les postes avancés, les trois points principaux qui couvraient la Meuse, Liège, Maestricht, & Ruremonde étaient au pouvoir des armées combinées; près de 8000 hommes avaient été tués dans ces attaques, 70 canons pris, beaucoup de magasins détruits, & ce qui vous surprendra moins, tout cela était dû aux Autrichiens seuls.

Les

Les corps défaits & dispersés se réunissaient en toute hâte aux débris de l'armée de Miranda. Dumourier arriva précipitamment de Williamstadt à Bruxelles, le 11 Mars. Le 12, il écrivit à la convention la lettre que vous avez lue. Le 13, il était à Louvain, & le 14 campé à mi-chemin de Tirlemont à St. Tron, entre Leau & Landen, avec 60,000 hommes, sur l'ancien champ de bataille du maréchal de Luxembourg à Nerwinden ; il se préparait à donner cette affaire générale que lui commandait le ministre de la guerre, & qui décida du destin du Brabant & de la France.

Ma prochaine lettre vous en donnera une relation exacte, avec quelques particularités inconnues jusqu'à ce moment.

En attendant, voici les réflexions que les défaites de ces avant postes ont inspirées aux gens du métier.



*Reflexions sur le Passage de la Roër.*

LE passage de la Roër par l'armée du général Prince de Cobourg est une preuve aussi récente que décisive de la supériorité d'une armée manœuvrière & disciplinée, sur une horde de bandits, se qualifiant armée de la république Française.

L'objet principal que devait avoir le corps Français s'étendant depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à la Roër, & se prolongeant pendant 7 à 8 lieues le long de ses rives, était certainement de veiller sur les mouvemens des Autrichiens, dont il n'était séparé que par cette petite rivière.

Rien ne sembloit avoir été négligé pour cet objet. Des retranchemens, des batteries de canons, des abattis étaient multipliés sur tous les débouchés allant de la Roër à Aix-la-Chapelle.

Plus de la moitié de l'armée patriote avait été destinée à garder ces avant-postes; ainsi le reste occupant Aix-la-Chapelle & ses environs, paraissait devoir être dans la plus parfaite sécurité.

Par malheur pour le succès de ces plans, dirigés avec tant de capacité par des officiers de génie,  
I  
jadis

jadis l'honneur des armées Françaises, les volontaires chargés d'éclairer ce qui se passait sur la Roër, trouvant que les patrouilles de jour & surtout celles de nuit leur étaient incommodés, & se persuadant qu'on ne pouvait sans témérité attaquer les braves défenseurs de la liberté, avaient pris l'habitude de n'en faire aucune.

C'est sans doute à cette seule raison, que l'on peut attribuer l'établissement du pont des Autrichiens & leur passage de cette rivière à bords difficiles & escarpés, sans avoir été aperçus.

Cette présomption de vouloir l'emporter sur l'armée la mieux constituée par le nombre & l'espèce de festroupes légères, & connue pour avoir d'excellens avant-postes, n'eut pas alors plus de succès que n'en avait depuis la révolution celle de surpasser le reste de l'Europe en capacité politique; la nation Allemande ayant prouvé la supériorité de son art militaire par plus d'un siècle de gloire & de fortune.

Ces avant-postes *de nom* n'avaient pas seulement l'ombre de cette vigilance & de cette attention qui forment le caractère distinctif de ces Croates, de ces Valaques, de ces Illyriens & de ces Hongrois, auxquels l'histoire doit rendre la justice d'avoir eu la gloire d'embarrasser Frédéric & de contribuer même

même à sa défaite d'Hock-Kirchen. Cette parade d'ignorans & de présomptueux démocrates n'avait seulement pas su établir une communication soutenue entre les différens postes, ni même avoir un champ de bataille marqué pour pouvoir y combattre, & du moins éviter quelque tems l'ennemi. Cette grossière ignorance de tout principe militaire ne tarda pas à être punie, comme elle le méritait.

En général l'esprit de la revolution se faisait remarquer dans toutes les dispositions militaires ou civiles des patriotes. La quantité d'hommes placés aux avant-postes était plus grande que celle de l'armée qu'ils avaient à éclairer. C'était ainsi que la constitution & ses autorités multipliées avaient rendu les gouvernans plus nombreux que les gouvernés ; c'était ainsi que l'on appercevait dans les rues de Paris plus de sentinelles que de passans : il n'y avait pas plus de graduation ni de vigilance à l'armée, qu'il n'y avait, grâce à l'égalité, d'échelons dans l'ordre politique. L'armée entière devant faire patrouille, ne la faisait pas, de même que la souveraineté ne s'exerçait nulle part parcequ'elle était partout. Plus de chaînes dans les postes, plus de liens dans la société, & l'armée, & la république furent détruites à la fois, parceque les premiers principes de tactique avaient été aussi méconnus que les premières notions de justice.

Bientôt, Madame, j'aurai de plus vastes tableaux à vous offrir. Dumourier décrété d'accusation le 30 Mars, a fait arrêter les commissaires de la convention, & le pouvoir exécutif lui-même dans la personne du général Bournonville, qui venaient le saisir, & envoyer sa tête orner la sublime porte du divan national. Voilà les inviolables violés, le masque de Dumourier jetté, une partie des problèmes de sa conduite expliquée. Ce que la Fayette n'avait fait que projeter, il l'a exécuté, il a eu le tems, & le génie de se créer des moyens d'exécution, & il debute dans sa carrière contre-revolutionnaire par deux traits qui l'honorent autant que leur oubli rendit peu intéressant & même méprisable *le héros manqué de l'insurrection.*

Dumourier n'a point eu la sottise, comme son prédécesseur de confier ses prisonniers à des corps administratifs qui eussent été ou influencés ou effrayés au bout de quelques jours par les sociétés populaires; il les a envoyés noblement à son généreux ennemi M. de Clairfayt. Ainsi le crime est commis, son armée en est coupable avec lui, elle est liée à sa cause, & les otages communs sont en sûreté.

Cet homme si inconcevable a bien senti ensuite que s'il marchait sur Paris ainsi qu'on le craignait, au nom de la république dont personne ne veut, il n'aurait point

point d'auxiliaires; il s'est ressouvenu que La Fayette pérorant ses soldats au nom de la constitution, n'avait eu pour cortège que ses aides de camp, parcequ'aucun parti ne voulait de cette ridicule constitution; il a donc arboré l'étendard sacré de la monarchie, il a fait entendre à nos soldats l'ancien cantique, le chant sacré de *Vive le Roi*, & il est aujourd'hui en route marchant contre la convention, appuyé sur les mouvemens de l'intérieur, fort des vœux de tous les royalistes, riche de leurs espérances, & surtout renforcé de l'intérêt qu'inspirent les augustes prisonniers du Temple.

Si l'homme qui du 1er au 30 Mars a purgé de 120 mille ennemis, le Brabant, la Gueldre, & les Pays Bas, est sans doute un homme supérieur, celui qui a trouvé le moyen d'arrêter l'an dernier le Duc de Brunswick, de faire battre avec lui, non sans gloire, des troupes indisciplinables, & de s'en faire aimer après la défaite comme après la victoire; l'homme, qui a trouvé le moyen de se faire regretter personnellement dans la Belgique, & de trouver dans tous ces élémens le germe de la contre révolution, & de la restauration de la monarchie Française, cet homme là, Madame, n'est point un homme ordinaire.

Attendons les événemens & invoquons les bontés célestes pour Louis XVII.

*Londres, le 6 Avril, 1793.*

PROCLAMATION  
DU  
MARECHAL PRINCE DE SAXE COBOURG.

SA Majesté l'Empereur & Roi, persuadé que l'oppression, sous laquelle gémissent les provinces Beligiques depuis l'invasion du mois de Novembre dernier, a dévoilé aux yeux de ses fidèles sujets, par une trop funeste expérience, la perfidie des principes destructeurs à l'aide desquels la faction Française, sous le prétexte d'une liberté chimérique a cherché à fonder ses progrès, ne saurait douter de toute l'horreur qu'inspirent aux citoyens honnêtes les indignes menées de cette faction, également ennemie de la religion, des mœurs, & de tout ordre social. S. M. est aussi convaincue que ses sujets Beligiques désirent sincèrement le rétablissement de l'ordre constitutionnel & de leurs lois fondamentales, attaquées par cette faction, & dans la jouissance desquelles ces provinces ont trouvé depuis plusieurs siècles leur bonheur & leur prospérité.

Dans cet état de choses, le rétablissement de cet ordre & de ces lois étant l'unique objet des efforts de la puissante armée que S. M. a envoyée au secours de ses fidèles sujets, elle s'attend qu'ils s'empresseront à concourir à ce but salutaire: certains d'être soutenus & protégés dans leurs efforts de toute son autorité & de sa puissance souveraine. S. M. déclarant de son côté que ceux qui contre toute attente, oseraient agir en sens contraire, en se montrant comme partisans de cette même faction, seront traités, en toute rigueur, comme rebelles à leur souverain & ennemis de la patrie.

Donné à notre quartier-général à Aldenhoven, le 1er.  
Mars, 1793.

Signé

PR. COBOURG.



*Extrait d'une Lettre du Ministre des Affaires Etrangères aux Commissaires du Pouvoir Exécutif de France, dans la Belgique.*

*Paris, 9 Mars, 1793,  
l'an 2 de la République Française.*

QUE les nouvelles d'hier, citoyens commissaires, ne vous allarment, ni ne changent rien à vos opérations ; qu'elles les raniment, au contraire, & en précipitent la fin. S'il y a eu de la négligence, de la surprise & du désordre, dans nos postes avancés, du côté d'Aix-la-Chapelle & de la ville de Liège, *il n'y a point eu de découragement, de fuite ni de déroute.*

Loin qu'il en ait été ainsi, *Valence & Miranda* ont réuni leurs armées avec beaucoup de célérité ; ils sont dans une position à se faire respecter, & ils ont des forces supérieures à celles de l'ennemi. Il est probable même qu'ils chercheront incessamment à lui livrer bataille & qu'ils triompheront.

Mais quand il en seroit autrement, la France plus forte que ses revers, & plus courageuse que la fortune n'en garderoit pas moins religieusement sa promesse fraternelle à toute la Belgique ; elle ne la couvreroit pas moins de toute la puissance de ses armes ; elle ne l'en regarderoit pas moins comme formant déjà réellement, *une partie intégrante de notre république.* De leur côté, les habitans de la Belgique, animés du souvenir de leur courage, & de celui de leurs maux, irrités des efforts mêmes de leurs tyrans, ne seront sûrement pas moins braves & pas moins calmes que ne l'étoient en Juillet, Août, & Septembre derniers, nos frères bellicieux des départemens de la Moselle & de la Meurthe.

Ceux-ci,

Ceux-ci, à la face même de nos ennemis, qui avoient osé témérairement paroître sur le territoire François, se sont réunis *majestueusement* dans leur assemblées primaires & dans leur assemblées électorales, & ils y ont successivement nommé tous leurs représentans conventionnels, comme si notre sol avoit déjà été *purifié* par la défaite de tous les *brigands couronnés* qui nous avoient *vomi* leurs infâmes & cruels *satellites*.

Ce que nous avons fait, il appartient aux Belges de le faire : l'heure qui *sonnoit* pour nous l'année dernière, *sonne* pour eux dans cet instant. S'ils sont dignes de la liberté, comme nous nous complaisons à le croire, qu'ils *se lèvent tous* en un seul & même jour, comme nous nous sommes levés ; qu'ils *se pressent* amicalement les uns contre les autres : qu'ils s'assemblent sans délai ; que d'une main ils tiennent leur *épée* ; que de l'autre ils jettent leur bulletin *dans l'urne* ; qu'il *en sorte* des représentans qui accourent dans le sein de la convention pour y délibérer avec ceux de la république sur le salut de la patrie commune, & que pendant ce tems, le peuple entier marche vers l'ennemi.

Le ministre des affaires étrangères,

Signé

LE BRUN.

## LA CAMPAGNE DE 1793.

---

### LETTRE III.

**P**PLUS nous avançons, Madame, avec M. le Prince de Cobourg, plus notre cœur se dilate de joie & d'espérance. Nous suivons de nos vœux ces braves & fidèles Autrichiens. Chacun de leurs triomphes est une victoire pour nous. Chacune des blessures qu'ils reçoivent, nous blesse aussi. Nous voudrions charger les brigands avec M. de Clairfait ; nous maudissons & les circonstances, & les raisons publiques ou particulières, qui nous éloignent des champs de l'honneur ; nous voudrions.... mais que ne voudrions nous pas ? & que pouvons nous ?—Ah ! du moins, puisque notre pouvoir est réduit à si peu de chose, puisque nous n'avons pas pu coopérer à cette campagne, *Contentons nous, s'il se peut, d'en parler.*

*Du 5 Mars au 15.*

L'avant-garde de l'armée impériale passa la *Meuse* le 4, & atteignit les patriotes qui faisaient l'arrière-garde de *Miranda*. L'Archiduc Charles les attaqua avec intrépidité, & quoique sa cavalerie ne fut pas encore toute arrivée, à cause de l'éloignement des quartiers, il les mit en fuite & les poursuivit jusqu'à *Tongres*. Il trouva le lendemain cette ville évacuée, il s'en empara, & y prit des magasins, des chariots, des fours, & une caisse militaire où il y avait 44 mille livres.

Une autre troupe de patriotes faisant partie de l'armée de *Maestricht*, s'était portée sur *Visé*, pour se réunir à l'armée de *Liège*. Elle rencontra le général Clairfait qui marchait sur cette ville, pour seconder les opérations du Prince de *Wurtemberg*. Ces pauvres patriotes furent encore coupés, & forcés à la retraite avec perte.

Lorsqu'il arrivait que ces fuites précipitées pouvaient s'effectuer sans que les Autrichiens les inquiétassent, soit que ceux-ci ne pussent être partout où il se trouvait des fuyards, soit que l'ordre & le concert de leurs opérations, exigeassent de l'ensemble ;

ble ; alors le ministre de la guerre Bournonville, dont toute l'existence militaire & ministérielle n'a été qu'un mensonge perpétuel venait dire pompeusement : *Que tel ou tel général avait fait la plus brillante retraite : que les choses reprenaient une face agréable : que bientôt les ennemis seraient punis de leurs légers succès : que les positions étaient les meilleures possibles, &c. &c.* C'était moins au peuple Français qu'à eux mêmes, que les députés & les ministres cherchaient à cacher leur position, qui n'était pas la meilleure possible.

Le législateur La Croix perdit patience en voyant ces déguisemens continuels. Il accusa Bournonville & tous les généraux avec une brusque franchise : il monta à la tribune en arrivant de Liège, & après avoir fait naïvement l'exposé des malheurs des patriotes, il attaqua le rapport du ministre par un argument sans réplique, argument, qui par sa simplicité, était peut-être le meilleur qu'il eut fait de sa vie, “ Le ministre, dit-il, prétend que Valence & Miranda se sont réunis, que nous tiendrons ferme contre une force quelconque, que nous battons nos ennemis, si l'occasion s'en présente ; que la sûreté de la Belgique ne connaît plus de danger ; eh bien, on vous trompe, si cette réunion s'est opérée, c'est une preuve que nous avons perdu Liège, nos magasins & nos fusils ; & si tout cela est perdu, la république

“ blique est dans le plus grand danger.” Personne dans la convention n'avait apperçu dans le rapport du ministre une équation aussi simple ; mais ils avaient tous eu le plaisir de s'étourdir en applaudissant aux grands mots & aux grandes promesses d'usage.

Le Prince de Cobourg fut obligé de rester dans l'inaction devant Maestricht pendant 10 jours. Il attendait alors les renforts qui lui étaient destinés, & qu'il avait été obligé de laisser en arrière. Entr'autres renforts, étaient 6000 hommes de grosse cavalerie qui lui arrivèrent le 13 au soir ; enfin l'armée se mit en mouvement le 14. Elle était alors forte de 53000 hommes, à cause des garnisons laissées dans les places reprises. Le 14, le quartier général partit pour Tongres. Le 15, on se porta sur S. Tron.

L'administration des places conquises occupa aussi quelque peu M. le général Cobourg. Sa proclamation à Liège est bonne à connaître. Comme c'est la charte de la restauration d'une petite principauté révoltée, on y voit en perspective les bases qui doivent déterminer la restauration de la monarchie Française.



*Proclamation du Prince de Cobourg à Liège.*

1. L'ancienne magistrature reprendra sur-le-champ ses fonctions.

2. Ceux qui en ont fait jusqu'à présent les fonctions sont cassés, & la magistrature légitime indiquera, avec une impartialité religieuse, & sous sa propre responsabilité, ceux qui ont contribué le plus à la révolution & manifesté leurs opinions pour la révolution Française.

3. Il est de plus enjoint aux habitans de rester tranquilles, de ne point manifester aucun regret, ni mauvaise volonté, & le premier qui se rendra seulement suspect, sera pendu sur-le-champ.

4. S. A. S. Le feld-maréchal Prince de Cobourg, fait enjoindre en outre, que la ville capitale & autres villes, & généralement tout le pays de Liège, payeront six cents mille florins, valeur en argent de Vienne, savoir : un tiers en trois jours, l'autre tiers en trois jours, & le restant trois jours après ; somme qui sera employée pour récompenser les braves troupes de S. M. Impériale, qui ont combattu dans la plus rude saison, & souffert tout ce qu'une armée peut souffrir, pour délivrer l'innocent & le bien-intentionné, qui souffroit sous le joug du despotisme, soldisant républicain, & pour défrayer les généraux & officiers des pertes des équipages & chevaux, qu'ils ont essuyées dans la saison la plus affreuse.

5. Les magistrats chargés de la répartition de ladite somme de six cents mille florins, distingueront ceux dont les opinions étoient révolutionnaires, d'avec ceux attachés à leur prince ; & les mal-intentionnés seront imposés le double, le triple, le quadruple des autres, même le centuple pour les chefs ; & les braves gens contribueront avec plaisir pour une petite somme, parce qu'ils doivent être charmés d'être délivrés de ces factieux.

Par ordre de S. A. S. Mgr. le Prince de COBOURG, généralissime de S. Maj. l'Empereur & de l'Empire.

Le Baron de MLACK, colonel et aide-de-camp général.

*Arrivée du Dumourier à l'armée de la Belgique.*

Avant de vous parler, Madame, de l'arrivée de Dumourier à l'armée de la Belgique, il est, je crois, nécessaire de vous donner un aperçu de ses opérations précédentes dans le Brabant Hollandais, & sur les bords de la Meuse.

Du moment que l'attaque de la Hollande eut été décidée, il régla tous ses plans avec autant d'activité que d'intelligence ; tout lui promettait la réussite la plus complète, si ses instrumens avaient été même médiocres ; malheureusement pour lui, & heureusement pour l'humanité, ils étaient au dessous de la médiocrité. Il envoya Miranda faire le siège de Maestricht, & ce siège fut commencé sans avoir ni bombes ni boulets de calibre, on fut obligé de lui en envoyer de Bruxelles en poste. Les rapacités & la tyrannie qu'exerçaient les commissaires du pouvoir exécutif envoyés pour travailler la Belgique en révolution, avaient exaspéré tous les cœurs. Tous les propriétaires blessés dans leurs opinions & dans leurs propriétés, refusaient les plus légers services. Chevaux, subsistances, transports, ce n'était qu'en ajoutant violence sur violence que l'on pouvait se procurer la moindre

dre chose. Dumourier n'ignorait pas tous ces obstacles, il prit toutes les mesures qui pouvaient les atténuer.

La voie des proclamations lui parut une des meilleures. Il en rédigea, ou fit rédiger de toutes les sortes. Il savait qu'avec de grands mots, des métaphores, des hyperboles, on trompe aisément la classe ignorante & vaine de la société, & cette classe est devenue fort nombreuse à la fin de notre dix-huitième siècle. La jeunesse de 15 à 30 ans, si facile à séduire, parce qu'elle n'a d'autre expérience que celle des auteurs qu'elle vient de lire sur les bancs des collèges, cette classe d'hommes, amie du mouvement, du bruit, de la licence, de ce qu'elle croit la gloire, se laisse aisément exalter lorsqu'on parle à ses sens. Les copistes de Dumourier leur répétèrent donc ces grands mots révolutionnels, qui n'étaient encore ridicules en Brabant, que parmi les hommes qu'on voulait véxer.

Ces proclamations sont des monumens précieux pour l'histoire : perdus dans des gazettes, le devoir de l'historien est de les recueillir & de les classer méthodiquement. Leur lecture & leur comparaison avec les pièces subséquentes des mêmes hommes, offrent souvent de vastes sujets de méditation  
& sur

& sur les variations de l'esprit humain, & sur l'ingratitude populaire, & l'esprit de révolution.

Dumourier dut s'adresser d'abord aux Belges & aux Liégeois. La nécessité d'assurer ses derrières, pendant l'invasion de la Hollande, lui fit rendre en même tems, les deux proclamations que vous trouverez avec les autres à la fin de cette lettre. L'une est adressée *au peuple Liégeois*; l'autre, *au peuple de la Belgique* (1 & 2). Il rechauffait les froids, il promettait secours aux faibles, il donnait des noms particuliers, pour exciter le zèle de quelques uns. Hélas! tout fut en vain, & ses pauvres sectateurs finirent tous, pour prix de leur crédulité, par être ruinés, ou par leur fuite, ou par les contributions qu'il leur fallut payer.

Après s'être adressé aux peuples envahis, Dumourier dut faire un appel à son armée. Il rédigea aussi une proclamation pour elle. (3) Mêmes métaphores, mêmes fanfaronades.

Enfin, pour compléter son ordre de bataille révolutionnaire, il fallait encore une proclamation à ces bons Bataves qu'il allait délivrer de toute oppression, & même de l'embarras de garder leurs richesses. Il leur promit tout, il ne leur demandait que la maison d'Orange, Mylord Auckland,  
et

et M. Hope. \* Tous les mensonges politiques furent accumulés dans cette proclamation insidieuse, composée par l'Abbé Noël, digne élève du Gazettier Brissot. Mgr. le Stadhouder y répondit avec noblesse, en expliquant à ceux que la proclamation aurait pu égarer, la nature & les bornes de son autorité légitime, les devoirs qu'il avait à remplir, & ce que la nation Hollandaise avait à craindre de ses prétendus amis.

\* Mylord Auckland désespérait Dumourier, parcequ'il avait trouvé en lui, non seulement un négociateur, qu'il lui était impossible de déjouer, mais encore un ministre d'une activité & d'une constance rare. Je ne crains point de dire que Mylord Auckland fit autant pour le salut de la Hollande que le gouverneur de Williamstadt. C'est à son influence, à sa persévérance, à la rapidité de ses communications avec l'Angleterre, que les états généraux durent de ne pas voir le peuple & les troupes découragés aller au devant de Dumourier.

Telle était la crainte que ce général inspirait, que *M. Hope*, le plus riche négociant d'Amsterdam & du monde entier, chercha un refuge en Angleterre, & y arriva, avec une portion de ses trésors, à la fin de Février. On crut alors que la Hollande était sans ressource, & comme le mot *Hope* signifie en Anglais *espérance*, on y faisait à ce sujet, le mauvais jeu de mots, *Now, there is no more Hope in Holland.*

L'arrivée de M. Hope, & la prise de Bréda, occasionèrent pendant quelques jours à Londres des mouvemens révolutionnaires sourds, dont j'eus connaissance & qui me prouvèrent bien clairement que le feu de la démocratie, loin d'être éteint, ne faisait qu'y couvrir sous la cendre.

Les commissaires de la convention dans la Belgique détruisirent heureusement tout l'ouvrage de Dumourier. L'opinion qui se portait vers lui, fut tout à coup refroidie par la proclamation que firent le 19 Février, Camus, Gossuin, & Merlin (5). Ces Messieurs préposés à la réunion de la Belgique, cherchèrent à y soulever le peuple contre les riches, afin d'avoir quelques voix. Ils feuilletèrent l'écriture sainte & l'exemple de la France pour prouver qu'il était ordonné de *vivre frugalement*, & que dans la nouvelle république on donnait aux pauvres jusqu'à son nécessaire. Le Hollandais qui tient même à son superflu, commença, pour la première fois, à ouvrir les yeux, & à craindre que la nouvelle arche d'alliance ne fut pour lui la boîte de Pandore. Camus par ses principes, & ses actions, fut donc une des causes morales de l'expulsion de Dumourier de la Hollande & du Brabant. Celui-ci s'en vengea bientôt, en y faisant rentrer par force, l'homme qui l'en avait fait expulser par la haine des habitans. Nous appellions, Madame, ce mouvement un *chasse croisé* chez nos maîtres de danse; j'ignore le nom qu'on lui donne en politique; mais l'événement est bizarre, & concourt bien à prouver qu'en fait de révolution, *l'on est souvent puni, par où l'on a péché.*

Les premières places de la Hollande furent prises avec une facilité qui fera long tems l'étonnement



ment de l'histoire. Dumourier avait avec lui deux hommes, dont la réputation prenait les villes, comme le son des trompettes faisait tomber les murs de Jéricho. Ces deux hommes étaient M. M. d'Arçon & d'Aboville, l'un officier d'artillerie, & l'autre du génie. Le premier avait été refusé à Coblentz en Novembre 1791, parcequ'il avait accepté des grades constitutionnels, quoique attaché à M. le Comte d'Artois. Des personnes amies de la monarchie Française, craignant la colère de ce d'Arçon, plus que ses talens réels, voulurent le donner au gouvernement Anglais, qui refusa de l'acquérir, & fit bien. Depuis ses batteries flottantes devant Gibraltar, M. d'Arçon ne s'était fait remarquer dans son corps que par des idées gigantesques, & ruineuses, depuis long tems essayées, & toujours abandonnées. Son système de siège se réduisait à couvrir de feu la place qu'il voulait prendre. Vous voyez, Madame, qu'ayant à sa disposition un arsenal comme celui de Douay, garni de 1570 pièces de canon, en prenant par force tous les chevaux de particuliers & de paysans, il pouvait un moment paraître un homme fort étonnant; mais, quand on est revenu de cette première surprise, & que l'ennemi s'aperçoit que l'on n'a pas une cavalerie suffisante, des troupes assez fortes & assez nombreuses pour protéger & soutenir un travail démesuré, le défaut de proportion entre les moyens & le but, détruit l'effet que

l'on désire, & la perte d'une armée nait de l'exagération même de ses instrumens.

Ce fut ainsi que M. d'Arçon perdit presque toute l'artillerie des patriotes qu'il avait conduite en Hollande ; les chemins & les transports devinrent impraticables. On fut coupé sur les derrières, & toute l'artillerie assiégeante finit par orner les citadelles assiégées ; effet ordinaire des systèmes extravagans que les fots appellent des traits de génie, & M. d'Arçon était au Palais Royal un homme de génie.

Par un hazard assez singulier, ce fut le premier Mars, jour auquel commençait la deconvenue de Maestricht, que le général Bournonville eut à instruire la nation des premiers succès du pouvoir révolutionnaire en Hollande. M. de Byland avait cédé Bréda à Dumourier le 24 Février. Il fallait en rendre compte de manière à échauffer les cœurs & exalter les têtes. Voici le discours remarquable que le ministre adressa à la convention. L'on eut dit que tout se fut réuni ce même jour, pour couronner la république de victoires (qui n'existaient point.) Comme ce sont là les derniers monumens de cet échauffadage de bouffissure & de forfanterie, il faut se condamner à y jeter un dernier coup d'œil.

*Discours*

*Discours du Ministre de la Guerre au Président de la  
Convention Nationale, le 28 Février.*

JE viens annoncer à la convention nationale, la nouvelle & les détails de la prise importante de Bréda. Cette conquête qui est pour nous l'augure le plus heureux & le garant le plus certain du succès de nos armes, est dû aux savantes & audacieuses dispositions du général Dumourier, & à la valeur incroyable des troupes qu'il commande, que son génie enflamme, & qu'une confiance entière en lui rend invincibles.

L'expédition faite par l'aîle droite de l'armée de Dumourier, a été conduite par le général d'Arcon. Il a déployé dans l'attaque & le siège de cette place, ses connaissances supérieures, cette activité infatigable qui l'auroit jadis conduit à l'immortalité, si à cette époque, son génie n'eut été arrêté par la jalousie des chefs sous lesquels il commandoit à Gibraltar. Aujourd'hui, que, libre de ces entraves honteuses, il sert à la fois la cause de la liberté & son amour pour la gloire, il va développer ses grands talens. Il sera un des plus fermes soutiens de Dumourier, dans l'entreprise mémorable que son audace lui fait tenter.

Bréda est soumis; une garnison Française y est établie. Le comité des Bataves libres y est formé, & c'est de cette ville que vont sortir les premiers principes de la liberté Hollandoise. Klunderth & Williamstadt, dans lesquels il existe à-peu-près 200 pièces de canon, étoient en feu, & sont sans doute pris dans ce moment.

Berg-op-Zoom, Tholem, Steenberg sont investis & bloqués hermétiquement. Gertruydenberg est attaqué : le commodore  
Moulton,

Moulton a ordre d'aller brûler l'escadre Hollandoise, sous le fort de Batz. Enfin, tous les points de la Flandre Hollandoise, pressés & envahis de toutes parts, vont bientôt nous livrer passage vers les plus belles provinces de la Hollande. Le parti orangiste consterné, tremble. Le parti patriote s'élève chaque jour & nous appelle. J'aurai sans doute sous peu de jours, à vous informer de tant de brillantes conquêtes. La terreur de nos armées se répand par-tout. La bravoure du soldat lui fait vaincre tous les obstacles que la nature ou l'art peuvent lui opposer, & les victoires qu'il remporte, alimentent notre armée & suppléent à l'incroyable dénuement dans lequel elle se trouve.

Nous trouvons les plus grandes ressources dans le pays que nos armes soumettent ; déjà on nous a fourni plus de 100 mille florins, & c'est à qui apportera de l'argent aux défenseurs de la liberté.

Je m'empresse de mon côté pour seconder les desseins brillans du général Dumourier. J'apporte dans les efforts que je fais pour subvenir aux besoins de ses troupes, la brûlante activité qui me guidait à la tête de ma famille armée. Mes regrets de n'être plus auprès d'elle, de ne plus partager ses dangers & sa gloire, ne se tempèrent que par l'espoir de la servir ici. J'ai obéi en soldat lorsque j'ai quitté le poste où j'étais pour prendre celui où vous m'avez placé. Je n'attends pour récompense de mes travaux, que la liberté d'aller le reprendre bientôt.

Je voudrais pouvoir mettre sous les yeux de la convention nationale les noms de ceux qui se sont distingués ; & je remplirai ce devoir, à mesure qu'ils viendront à ma connoissance.

Jusqu'ici, ceux du général d'Arçon, du colonel Westerman, de l'aide-de-camp Philippe Devaux, du colonel d'artillerie la Bayette, du lieutenant-colonel de la Martinière, du très-habile  
capitaine

capitaine de génie Sénarmons, sont les seuls qui m'aient été transmis.

La capitulation de Bréda a été signée le 24. Cette place a été annexée au commandement du général Marassé; & le citoyen Custer y a été établi commandant temporaire, avec une garnison de deux bataillons.

A l'instant, je reçois la nouvelle que d'Harville a déposé les troupes de Beaulieu du poste de la Roche, après une fusillade terrible.

Biron me mande, qu'il apprend indirectement la prise de Cagliari en Sardaigne. Cependant, cette nouvelle, me-dit-il, mérite confirmation.

Deux jours après, le général Dumourier avait à rendre compte de la prise d'un fortin, dont le brave commandant (de Kroffe) avait péri, les armes à la main, après la plus glorieuse défense. Au lieu de lui rendre justice avec noblesse & générosité, ainsi que M. de Cobourg la lui rendit ensuite à lui-même, il se resserra froidement dans les bornes du dédain, & il termina sa lettre par une impertinente gasconade.

*Lettre*

*Lettre du Général Dumourier, écrite au Quartier-général de Zevenbergen, le 26 Février, 1793, aux Commissaires de la Convention Nationale.*

Je vous annonce que nous avons pris, cette nuit, le fort de Khundert. Le garnison, après avoir tenu huit heures, s'est échappée. On en a pris 73, sur à-peu près 150, & nous n'avons que 2 blessés. Une malheureuse femme de la ville a été tuée. Je ferai donner une indemnité à sa famille. Nous y trouvons beaucoup de canons de 24, 18, & 12 livres de balle. Williamstatt fera attaqué cette nuit ou demain matin, malgré une foule de frégates qui le défendent, & que nous chasserons\*. Je vais demain à Breda, après-demain je marche sur Gertruydenberg, que je bombarderai.

Je souhaite vous fatiguer tous les jours d'une lettre pour vous annoncer un succès. Celui-ci, quoique très-conséquent pour mes projets, n'étant pas de l'importance de la prise de Breda, je n'envoie point de courier à Paris, & je vous prie seulement d'y faire passer cette nouvelle.

Signé,

DUMOURIER.

\* Ces frégates & corvettes étaient principalement celles qui avaient transporté en Hollande les 2000 hommes des gardes Anglaises. Les matelots Britanniques avaient réuni leurs efforts à ceux des soldats. Ils eurent le bonheur d'être utiles les premiers à leurs amis les Hollandais.



Cependant l'heure fatale approche. Ces succès dont Dumourier craint d'ennuyer la république vont finir; il ne lui reste plus qu'un pas à faire. Gertruydenberg défendu avec la même mollesse que Breda, pour ne rien dire de plus, capitule devant ce d'Arçon dont je vous ai parlé. Bournonville vient à la convention lui donner pompeusement, mais pour la dernière fois, les seules consolations qu'elle eut désormais à recevoir. La défaite des avant-postes avait consterné les plus intrépides bavards; écoutons Bournonville le 7 mars :

“ Si vous avez pu concevoir un moment d'inquiétude sur le succès de nos armes, par la lettre que vous avez reçue de vos commissaires à Liège, je viens vous annoncer aujourd'hui un événement qui doit nous dédommager entièrement des alarmes qu'a pu causer le mouvement des ennemis du côté de Maëstricht.

“ Gertruydenberg est pris; d'Arçon, à qui la France doit déjà Bréda, ce même d'Arçon, si arbitrairement destitué, & que je m'applaudis chaque jour d'avoir rendu au service de la république, s'en est rendu maître. Ses dispositions s'avantes nous ont conquis une place véritablement imprénable, par les difficultés de cheminer sur les inondations, & défendue par une multitude de forts, qui ne sont accessibles que sur des digues étroites.

“ Dumourier, qui m'apprend cette importante nouvelle, me l'a fait passer par un courier qu'il envoie à l'armée qui est du côté de Maëstricht. Elle va ranimer son ardeur, lui rendre un nouveau courage, & je ne doute pas que, réveillée par le desir de partager la gloire de ses frères d'armes, elle ne repousse l'ennemi qui l'a surpris un moment.

“ Ainsi Dumourier plein de confiance dans l'impression que doivent produire ces rapides succès poursuit le plan hardi qu'il a formé, & nous flatte qu'au printems nous serons les maîtres des bords du Rhin. Le même génie qui lui a fait concevoir un projet aussi hardi, lui a fait saisir tous les moyens de l'exécuter; mais il nous faut des soldats pour compléter son armée; il faut que les Français s'animent au bruit de ses succès, & courent partager les travaux & les victoires de leurs frères. La plus brillante carrière est ouverte devant eux. Ils n'ont que de la gloire à acquérir, et hier en couronnant la Bretèche\*, vous avez appris à la jeune France quel triomphe est réservé à ceux qui serviront comme lui leur patrie et la cause de la liberté.

Jusqu'ici, Madame, vous n'avez vu qu'une impudente & continuelle arrogance dans ce ministre, à peine sorti des tripots de jeu du Palais Royal, pour aller voir une armée pour la première fois, en prendre le commandement, se faire nommer burlesquement *l'Ajax* de la France & passer aussitôt à l'administration de la guerre. Maintenant, il faut que je vous présente un modèle de ridicule. C'est la relation faite par l'avocat Camus de l'entrée de Dumourier en Hollande. Vous n'avez pas oublié que le pouvoir révolutionnaire en vertu duquel les patriotes envahissaient l'univers pour le régénérer, avait deux branches, l'une civile & l'autre militaire. A leurs comédiens généraux, étaient associés des avocats, des députés, des clercs de

\* Ce la Bretèche était un vieux soldat qu'on fit la parade de couronner à la convention pour les blessures qu'il avait reçues à la bataille de Jemappe.

procureurs,

procureurs, vrais brûle-maisons, chenapans dans toute la force du terme, sous le nom de commissaires nationaux. Camus était du nombre, ce Camus qui dans la constituante s'était fait nommer par sa férocité *la bête rouge* de l'assemblée. Le ci devant avocat du clergé, à la vue de Bréda pris, se sentit lui même atteint de la curiosité, & des fantaisies d'un écolier. Il prend soudain congé de ses camarades, court faire l'école buissonnière à Bréda, va examiner ses demi lunes & ses bastions, qui sont encore tout entiers, raisonne sur l'art militaire, comme le Marquis de Mascarille, & rend compte à la convention de ce *qu'il a vu, de ses propres yeux vu*. Là ce sont des châteaux, des palais, des florins, ici des canons, des mortiers, de la poudre. Il n'oublie rien, *il ne vous fera pas grace d'un obusier*. Il s'admire, il s'extasie devant sa nouvelle proie ;

“ Il lui semble déjà

“ Qu'il a pris tout cela ;

La guerre lui paraît une fête, il rit, il chante, il danse ; enfin dans son glorieux délire, il nous retrace le petit enfant dont parle Boileau,

“ Qui va, saute, revient,

“ Et joyeux, à sa mère offre *Klundert* qu'il tient.

Il se rappelle qu'il était le grand fabreur des pensions en France, il y a quelques mois, & il croit

déjà être le *grand pensionnaire d'Hollande* ; il s'apprête à faire répandre les mêmes larmes qu'il fit couler dans toutes les provinces de France.\* S'il s'agit de faire du mal, de porter le trouble & la misère dans une famille, c'est un tigre qui déchire tout ce qu'il rencontre ; s'il faut deraisonner, c'est une comère qui vous étourdit de son babil. Sous l'ancien régime, toujours affairé, pensif, vouté, une énorme perruque à boudins flottans, couvrant son large dos & sa courte taille, c'était Tartuffe, ou Cujas en personne. Aujourd'hui, l'œil en feu, le poil hérissé, énergumène furieux, il se redresse pour exiger du clergé un serment qu'il fait bien qu'il ne prêtera pas ; il se complait à placer entre l'honneur & la mort, ce corps respectable qui lui donna l'existence pendant plus de 20 ans. Garde des archives nationales, il était matériellement dépositaire de cette constitution qu'il avait aidé à faire ; il y avait prêté serment, il avait reçu en personne celui des membres de la seconde assemblée, il viole également & son dépôt & son serment. Hipocrite & forcené tour à tour, il ne lui restait plus

\* Tout le monde fait que ce Camus étant sollicité par un séagénénaire couvert de blessures, du nom de *Montagnac*, de lui conserver sa pension de 600 livres afin d'avoir du pain, lui répondit avec une dureté sans pareille, *allez en demander à vos parens*. On cite ce trait entre mille autres. Camus ne s'est humanisé qu'une fois dans sa vie ; il s'agissait alors de faire rembourser quatre millions au Duc d'Orléans.

pour

pour terminer sa carrière, qu'à voter la mort de son roi, & Camus envoya du Brabant son vœu pour l'échaffaud.—Homme épouvantable, homme de sang, tremble à ton tour, te voila enfin dans les mains de ton juge. L'être suprême n'a point voulu permettre que tant d'attentats contre lui & ses représentans sur la terre restassent sans punition. Tu vas apprendre d'une manière terrible à la postérité,

Qu'il est des forfaits,

Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.

Cette lettre de Camus est jointe aux autres pièces, que je vous adresse, N. (6) j'y ajoute une pièce de vers sur son arrestation (7).

A présent, Madame, tout marche, tout va s'enchaîner, & nous présenter dans un mois, dans un jour plus d'événemens que n'en présentaient jadis les campagnes les plus actives. Toute l'Europe est en mouvement.

Dumourier, ce général qui occupe depuis trois mois, les conversations du monde entier, voyant que le siège de Maestricht était levé, abandonne momentanément tous ses projets d'invasion. Il allait en Hollande y chercher de nouveaux alimens à son active ambition, & de nouveaux soutiens à sa puissance. Il ne lui était plus possible alors d'y prétendre. Mais pour se donner une armée, à défaut

faut de nouvelles conquêtes, il veut s'en assurer une par une nouvelle bataille. Dès le 4 Mars, il flatte, il caresse ses soldats ; les huffards de Chambo-  
 ran, les plus braves de ses cavaliers sont vêtus de  
 couleur brune, il les appelle *mes capucins*, dans l'es-  
 pérance, sans doute, d'avoir bientôt à les opposer  
*aux Jacobins* ; les autres il les nomme *mes frères*,  
*mes amis*, *mes enfans*. Il emploie toujours le pro-  
 nom personnel. Il usera de son armée *suivant*  
*les circonstances* ; vingt partis peuvent se présenter à  
 prendre ; la république, la constitution, le retour  
 des émigrés, la royauté légitime, la maison d'Or-  
 léans, la régence, la Belgique, la Hollande, il a  
 des amis partout ; partout on a, ou l'on croit lui  
 avoir des obligations ; Brissot le pousse, & Co-  
 blentz l'excite ; il est le fléau, il est l'espoir de tous ;  
 tantôt Cromwell, tantôt Monk, il a toujours ou sa  
 promesse, ou son excuse prête. Veut-il être ministre,  
 il se fait donner mille écus par son prédécesseur Dé-  
 leffart, puis intrigue, puis le chasse & le tue ! veut-  
 il être général en chef, il affronte & renverse mini-  
 stres & supérieurs, & il réussit. Il declare sans  
 sujet la guerre à l'Allemagne, & se fait ensuite  
 proclamer vertueux par le général Autrichien ; en  
 1792, il mistifie l'aristocratie du philosophe Brunf-  
 wick ; en 1793, il constitutionnalise jusqu'au se-  
 vère Cobourg ; veut il rétablir la royauté, il a à  
 la fois le Dauphin en vue, *Egalité* fils sous la main,  
 & son ambition personnelle en tête ; il a vu toutes  
 les



les cours, & il a, aussi lui, fait son volume, comme un autre ; bon soldat, ami fidèle, amant généreux, il est criblé de blessures, & son ferrail le suit à la guerre ; actif, infatigable, irritant à la fois & calmant, on dirait un topique formé exprès par la nature pour murir une révolution ; c'est un Prothée, un caméléon infaisissable, aujourd'hui républicain, demain royaliste, ici il foule aux pieds la croix de St. Louis, le se jette aux pieds du roi, prend le bonnet rouge, puis donne de l'argent à ses parens pour émigrer, envoie sa maitresse à son ennemi la veille du combat, s'assure des otages au jour du danger, combat comme Achille, négocie comme Ulysse, sa vie est un feu d'artifice continu, ainsi que son esprit ; & tant de vices & tant de qualités sont concentrés dans un chetif & frêle individu qui n'a pas 5 pieds de hauteur ! enfin nous allons voir ce Figaro politique dans le moment le plus critique de sa carrière. Il arrive à Bruxelles le 10 Mars, avec quelques milliers d'hommes, après avoir adressé la proclamation suivante à l'armée de Miranda.

*Au Quartier-général à Moerdyck, le 4 du Mois de Mars, 1793, l'an deuxième de la République Française.*

*Le Général Dumourier à l'Armée de la Belgique:*

Mes braves camarades, mes amis, mes enfans, vous venez d'essuyer un échec, & il semble que votre fierté républicaine, que ce courage indomptable qui a fait mes succès, soient diminués un moment. Ce revers est dû à votre négligence ; qu'il vous rende aussi sages & aussi prudens que je vous ai connus braves. Vous êtes plus forts du double que vos ennemis qui vous ont fait quitter votre poste ; ces ennemis sont les mêmes que nous avons vaincus ensemble dans les plaines de la Champagne & de la Belgique. Rappelez-vous que n'étant qu'une poignée de monde, nous avons bravé plus de quatre-vingt mille hommes dans les camps de Grand-pré & de Sainte-Menehould. Les mêmes généraux vous guident encore, donnez-leur une confiance entière. Si l'ennemi veut passer la Meuse, ferrez vos bataillons, baissez vos baionettes, entonnez l'hymne des Marseillois, & vous vaincrez. Trois places fortes, hérissées d'une artillerie formidable, environnées d'une inondation inaccessible, Bréda, Klundert, Gertruidenberg, viennent, en huit jours de temps de succomber sous les efforts de bataillons venus de France, qui n'avoient pas encore combattu. Jugez ce que vous devez faire, vous qui avez toujours triomphé ! Je ne peux pas vous joindre d'ici à quelques jours ; c'est pour me réunir à vous avec des vivres, des armes, de l'argent, des munitions, & de nouveaux alliés, que je m'en suis séparé pour peu de temps ; mais mon œil veille sur vous, mes conseils guident vos généraux qui sont mes élèves & mes amis. Rougissez d'avoir pu, un moment, manquer de confiance & d'audace. Relevez vos fronts républicains. Pensez à la vengeance, & mourez libres, ou soyez vainqueurs. Je vous embrasse & vous aime tous comme un bon père aime ses enfans.

Le général en chef DUMOURIER.

A son retour dans la Belgique, Dumourier trouve que les commissaires spoliateurs ont tout mis au pillage. Partout les esprits sont aigris, partout le peuple se soulève. Des clubs, des bandes de *sans culottes*, répandent de toutes parts l'effroi & la désolation. On avait commencé par renverser les statues & les bustes des gouverneurs des Pays Bas, sous prétexte qu'ils retraçaient des souvenirs Aristocratiques. On n'avait pu arrêter ensuite la destruction ; elle s'était étendue jusqu'aux chefs-d'œuvres de l'art qui décoraient la place & le parc de Bruxelles ; les chevaux marins, la belle statue de l'abondance, les ouvrages immortels du *Fiamingo* avaient été mutilés par les barbares ; le palais des gouverneurs généraux avait été dévasté ; la canaille & *Moreton* s'y étaient gorgés des vins délicieux qu'il renfermait ; on pouvait peindre l'armée nationale, ainsi que Voltaire nous peint Jean Chandos, lorsqu'il nous dit que ce guerrier,

Boit le muscat des pères Bernardins,  
Frappe en écus, l'or qui couvre les Saints,  
Et sans respect pour Jésus ni Marie,  
De mainte Eglise, il fait mainte écurie.

A Tournay, l'on s'était révolté contre les commissaires, qui enlevaient l'argenterie des Eglises, & l'on avait même jetté quelques volontaires dans la rivière. A Anvers, il y avait eu du sang répandu. Cette fermentation allait toujours croissant,

surtout depuis que les commissaires eurent rendu  
 le 7 Mars à Bruxelles & Anvers, deux proclama-  
 tions de sang (8, 9). Le général voulant éviter  
 que son armée ne fut massacrée en détail, par des  
 insurrections partielles, change à l'instant, tout le  
 plan de sa conduite. Soit politique, soit con-  
 science, il chante la palinodie la plus complete, il  
 devient tout d'un coup un petit saint, & le voila  
 qui jette le gant aux Jacobins, en ordonnant  
 qu'on rende l'argenterie aux Eglises, & défendant  
 aux sociétés populaires de se mêler d'affaires pu-  
 bliques. Il rend le 11, les proclamations célèbres  
 que vous trouverez No. 10, 11, 12; le lendemain,  
 il franchit le Rubicon, par cette lettre altière qu'il  
 écrivit à la convention, & que vous avez reçue  
 avec ma première lettre. Quand on écrit ainsi à  
 des souverains aussi ombrageux, on est pendu par  
 eux, si l'on ne vient pas à bout de les détrôner.  
 Le besoin, l'incertitude de l'événement, peuvent  
 vous faire tolérer quelque tems, mais il faut tou-  
 jours finir par succomber sous le nombre. Du-  
 mourier vainqueur eut à peine été pardonné; vain-  
 cu, on le mande à la barre, & on lui dépêche 4  
 commissaires & un successeur, ou, pour mieux  
 dire, les muets & le cordon; mais n'anticipons  
 point sur les événemens. Suivons les dates & les  
 faits.

Le même jour, 12 Mars, les 4 commissaires de la convention séduits, ou épouvantés par l'influence du général, retractent les sentimens qu'ils ont puisés à l'école du manège, ils font un retour sur eux mêmes, ils ont l'air de s'amender avec leur général; de Jacobins, ils sont presque devenus Feuillans avec lui;

Ces superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,  
Pleins d'une ardeur si noble, *entasser loix sur loix*,  
L'œil morne maintenant & la tête baissée  
Semblaient se conformer à sa triste pensée,

Ils adressent au peuple de Bruxelles, l'acte de contrition que vous verrez au No. 13 des pièces que je joins ici.

Le 13, Dumourier se rend à Louvain; le 14, il réunit ses armées & les dispose au combat.

Tant d'activité, tant de travaux mêlés d'autant d'inquiétudes, ont droit de vous surprendre, Madame, mais vous devez savoir que *Dumourier ne dort jamais*.

Maintenant, nous voici arrivés aux journées des 15, 16, & 18 Mars. Je vous envoie à ce sujet la relation qu'en ont faite sur les lieux des hommes du métier.

*Affaires de 15, 16, & 18 Mars.*

LA rapidité des opérations de M. le Prince de Cobourg, & sans doute, l'ouverture précipitée de son immortelle campagne, ne lui avaient pas donné le tems d'attendre que sa grosse artillerie, & que sa boulangerie fussent en état de l'accompagner.

Le gouverneur de Maestricht pourvût d'abord au plus pressé de ces besoins, en lui faisant délivrer des vivres, par les magasiniers de la république dès les premiers momens de son arrivée \*.

Liège ayant été prise le 3, ainsi que les immenses dépôts qu'elle renfermait, tant en farines qu'en artillerie, il semblerait peut-être, que rien n'empêchait plus l'armée Autrichienne de poursuivre sans relâche, & d'achever de dissiper cette horde éparée, qui ne cessait de fuir devant elle.

Sans doute, des raisons supérieures à nos foibles lumières, peut-être le désir de réunir à l'armée un détachement de 6000 hommes de grosse cavalerie,

\* Lettre de M. le Prince de Hesse à L. H. Puissances, du 7 Mars.



sous les ordres du général Benjowsky, exigèrent que la bravoure de ces excellentes troupes, & l'activité si connue de leur généralissime, restassent sans exercice apparent, depuis le 3 ou le 5, tout au plus, jusqu'au 14 de ce même mois de Mars.

Ce long répit donna non seulement le tems aux Valence, aux Miranda, de réunir deux corps, qu'on pourrait croire, au premier aperçu, avoir été faciles à couper & à détruire en détail, mais encore de laisser accourir de la Hollande, ce Dumeurier, dominant si despotiquement alors sur les imaginations patriotiques.

Lorsqu'on voit que ce général ne put rejoindre son armée que le 13, & qu'il la trouva réunie & campée tranquillement, entre Tirlemont & St. Tron, à 7 ou 8 lieues au plus de Tongres, le premier mouvement est de s'informer des raisons d'un ralentissement de huit jours au moins, dans des momens aussi importans, & aussi décisifs; mais vous permettrez que, sans vouloir lever le voile qui semble étendu sur cette conduite, je me borne à vous faire remarquer, ce que l'histoire pourra vous éclaircir par la suite, lorsqu'elle aura recueilli tous ses matériaux.

L'armée Autrichienne, après avoir laissé quelques milliers de ses soldats, pour garder ses dépôts,

et

et la ville de Maestricht, sortit enfin le 14 de Tongres, pour cantonner au delà cette ville, sur la route de St. Tron.

Quoiqu'elle ne fut alors qu'à 6 ou 7 lieues de Tirlemont, il paraît cependant que les patriotes n'étaient nullement instruits de sa marche, puisque le lendemain, une espèce d'avant garde qu'ils avaient poussée en avant de Tirlemont, fut à peu près surprise, & subit le même sort que les avant-postes d'Eschweiler & d'Aldenhoven. Pour suivie avec vivacité, cette malheureuse avant-garde ne put empêcher les troupes légères Autrichiennes de s'emparer le même jour de Tirlemont.

Dumourier désespéré de voir ses troupes aussi honteusement battues, voulant aussi peut-être réparer la faute qu'il paraît avoir faite alors de ne pas soutenir *le poste important de Tirlemont*, harangua ses troupes, & leur ayant donné encore les puissans aiguillons de distributions d'écus & de verres d'eau-de-vie, il les mena lui-même attaquer Tirlemont, dès de lendemain.

La relation officielle des Autrichiens nous laisse à deviner cette reprise de Tirlemont par les Français le 16; mais comme une lettre de Dumourier à la convention, contient les détails de ce fait, qui est consigné dans tous les papiers publics, il paraît certain

certain que Tirlemont fut attaqué par les Français le 16 au matin, & qu'il fut repris après une belle résistance.

Les Autrichiens y perdirent à peu près 400 hommes des régimens de Keith, de Kalemberg, & des chevaux legers de l'empereur.

Les trois attaques paraissent avoir été formées de l'élite de l'armée patriote, puisqu'elles étaient conduites par Miranda, l'ainé Egalité, & Dumourier lui-même.

Comme *Orfmaal* est à plus de deux lieues de Brabant de *Tirlemont*, & comme l'armée était cantonnée en arrière, *au delà de St. Tron* \*, il paraîtrait que les troupes légères Autrichiennes consultèrent plus leur courage que leur prudence en voulant défendre un poste aussi éloigné du secours.

Peut-être que l'idée qu'elles avaient conçue des patriotes, en les voyant s'enfuir continuellement, ne contribua pas peu à cette confiance dédaigneuse qui leur fit perdre alors 400 braves soldats.

Le succès si naturel d'une attaque de peut-être 2000 hommes (car rien n'instruit du nombre des

\* Relation officielle.

foldats dont les trois colonnes d'attaque étaient composées) sur 5 à 6000 de troupes légères, suffit à toutes ces têtes patriotes pour les enflammer au point de leur donner cette journée & les suivantes quelque apparence d'une armée réunissant les manœuvres à sa valeur ordinaire. C'est sans doute cette considération qui fit retirer le soir l'armée Autrichienne sur la route d'Orsmaal, après une cannonade très vive qui avait duré tout le jour sans beaucoup d'effet de part ni d'autre\*.

C'est aux Français seuls à juger du prodigieux effet que de tels changemens devaient produire sur des têtes Françaises électrisées par quatre années d'une pleine & entière exécution de leurs volontés, & par les succès si inespérés de la retraite de Châlons, & de la victoire de Jemappe.

Le pénétrant Dumourier cherche à profiter de ce moment d'enthousiasme, quoiqu'il paraisse avoir préjugé dès sa lettre du 12 à la convention le peu de solidité d'aussi faibles ressources.

L'argent, l'eau de vie, les promesses charlataniques; les compliments sur l'invincibilité prétendue des soldats de la liberté, tous ces moyens enflammèrent tellement l'armée Française, qu'elle eut

\* Relation officielle.

le courage d'attaquer le 18 la totalité de cette armée dont de simples détachemens l'avaient toujours mise en déroute jusqu'à la facheuse époque du 16.

Les dispositions de Dumourier paraissant avoir été honorées du suffrage des deux principaux généraux Autrichiens, méritent sans doute d'être présentées avec quelque détail.

D'abord, il paraît certain *qu'il fut se procurer le grand avantage d'attaquer, au lieu d'être obligé de se défendre.* Telle paraît être la principale raison qui fit balancer quelque tems la victoire.

Les feuilles publiques couvenant toutes que la gauche des Autrichiens fut mise en désordre pour quelques momens, expliquent cette phrase de la relation officielle qui nous apprend que *le sort du combat dépendait de la principale attaque près de Racour.* Cette attaque dirigée en même tems sur le flanc gauche des Autrichiens, & même sur leurs derrières, pour les tourner, tandis qu'un corps assez considérable de troupes patriotes gardait le centre, pour être employé au besoin \*, offre la preuve de tous les avantages que l'armée attaquante avait sur l'armée attaquée,

\* Relation officielle.

& de l'habitude que Dumourier montra pour en-  
turer parti.

La droite du Prince de Cobourg appuyée à la  
chauffée de S. Tron à Tirlemont était prolongée  
par l'avant garde aux ordres de l'Archiduc Charles,  
campée au delà de la chauffée ayant à une petite  
demi-lieue d'elle le village d'Orfmaal.

La gauche était d'abord placée derrière Neer-  
winden ; mais ensuite la relation nous apprend  
qu'elle fit un mouvement en arrière vers *Racour*,  
& le ruisseau de *Landen*, tous les ordres du général  
de Clairfait.

La première ligne était d'abord commandée par  
le général de Collorédo, & la seconde par le Prince  
de Wurtemberg.

L'armée des patriotes porta d'abord sa gauche  
sur Orfmaal, & en delogea les troupes légères.  
Comme son centre, formé *en colonnes*, se portait sur  
le centre des Autrichiens, un général peu éclairé  
aurait pu croire que c'était sur ces deux points que  
devait se passer le fort de l'action ; mais le coup  
d'œil militaire d'un général ne pouvant être trompé  
par de fausses démonstrations, M. le Prince de  
Cobourg vit tout ce qu'il avait à craindre pour



son flanc gauche & pour ses derrières. En conséquence, il fit tirer partie de sa gauche par ce même flanc \*, & il fit donner l'ordre au général Clairfait de se tenir à portée de soutenir cette partie avec son corps de réserve.

L'Archiduc ayant été secondé par le général Benjowsky attaqua & reprit en personne le village d'*Orsmaal*, pendant que la division de cavalerie de Benjowsky forçait les patriotes de leur laisser étendre la droite de l'armée.

Pendant ce tems, il paraît que pour parvenir à tourner la gauche Autrichienne, Dumourier fit attaquer le centre à différentes reprises. Le général Comte de Collorédo, après avoir repoussé d'abord ces téméraires patriotes, les attaqua à son tour, & les delogea du village de *Neerwinden*.

Il y a grande apparence que ce succès dût contribuer à celui que le général Clairfait obtint en repoussant l'attaque faite sur Racour par Dumourier avec 30000 de ses meilleurs soldats,

\* Ce mot technique de l'art militaire signifie pour tous les étrangers, le pas oblique par lequel une troupe se porte à droite ou à gauche sans cesser de faire face.

La relation officielle, en nous disant que le général Clairfait s'était porté sur Racour, constate qu'il y eut un mouvement retrograde, or, une pareille manœuvre prouve incontestablement une nécessité plus ou moins pressante de la faire. C'est sans doute dans ce moment que *l'hymne des Marseillais* faisait entendre ses sons, présages certains de la mort & du carnage. Ces chants de joie furent bientôt transformés en chants de deuil & de tristesse. 8000 hommes de réserve aux ordres du général Clairfait renversèrent pour la seconde fois Dumourier après quelque résistance, & l'obligèrent de ne plus songer qu'à rallier ses troupes, & à faire sa retraite le mieux qu'il put.

Si l'on pouvait ajouter quelque foi à la lettre qui a paru dans les papiers publics sous le nom de Dumourier, datée du 19 Mars, au travers du déraisonnement qui lui fait dire dans un endroit, que *la retraite l'est faite avec confusion jusques derrière Tirlemont, & peut-être plus loin, tandis qu'il dit quelques lignes plus bas, qu'il comptait attaquer le lendemain matin pour compléter la victoire*, j'aurais beaucoup de regrets d'avoir arrêté votre attention sur les démarches d'un homme qui se peint en cette occasion, comme son sous-général Dugazon l'aurait fait ; mais puis que des suffrages imposans, ceux d'un ennemi vainqueur semblent rendre nécessaire de démêler la vérité au milieu d'un tas de relations  
informes

informes & contradictoires, comme Horace tirait de l'or du fumier d'Ennius, il faut encore remarquer que la première attaque ayant commencé à huit heures du matin, & les autres affaires de la journée n'ayant fini qu'à 7 heures du soir, ce combat dura onze heures entières & parait avoir été encore plus fatigant que sanglant. L'artillerie & la mousqueterie y ont joué les principaux rôles, & il en est résulté que cette bataille de deux armées entières n'a coûté aux vaincus que 4000 hommes tandis que les attaques des postes d'Eschweiler & d'Aldenhoven gardés par la quatrième partie de la grande armée de Dumourier leur en coûtèrent plus de 4500.

Dans cette seconde journée de Neerwinden, l'armée attaquée eut l'avantage sur celle qui l'attaquait avec une grande supériorité de nombre ; mais aussi qu'arriva t'il ? C'est que l'avantage immense d'une armée *qui attaque*, sur celle qui ne fait que se défendre, causa quelques momens d'embarras à M. de Cobourg, & donna à Dumourier les moyens de faire sa retraite en bon ordre.

C'est ainsi *qu'en attaquant*, Frederic gagna l'incrovable bataille de *Leuthen*, après avoir précédemment gagné celle de Prague, & celle de Rosbach. C'est aussi de la même manière que César, & depuis lui Gustave, le Prince de Condé, & Tur-  
renne,

renne, remportèrent les fameuses victoires de *Pharsale*, de *Leipsick*, de *Rocroi*, & de *Lens*. C'est delà que la maxime de presque toujours attaquer est devenue un axiôme qu'il peut être très dangereux de ne pas suivre.

La première bataille de Nerwinden avait été bien autrement ensanglantée puis qu'il resta au moins 18000 hommes des armées alliés, & 8 à 10 mille Français sur le champ de bataille. Elle ne procura cependant au vainqueur que d'assez faibles avantages, tandis que celle de M. le Prince de Cobourg, lui ayant à peine coûté la huitième partie de ce nombre, a retabli l'idée de sa supériorité, & lui a valu depuis la victoire du 22, ainsi que la conquête entière des Pays Bas.

Tout est nouveau depuis la révolution. Jadis il aurait fallu dix batailles comme celle du 16 pour procurer d'aussi grands avantages, mais depuis que le canon est devenu l'arme principale, & depuis que l'on se bat contre des patriotes, il suffit de ne pas s'étonner de cette arme de lâches, de présenter toujours à leurs hordes une masse imposante, & surtout de ne jamais reculer; alors l'inefficacité de leurs efforts tarde peu à faire succéder à leurs chants bruyans le plus morne silence. Cette disposition de l'ame reveille en eux cette conscience qu'ils ont pu étourdir, mais non détruire  
en

en entier. La frayeur, la consternation & la rage viennent s'emparer de leurs cœurs. Bientôt la fuite la plus rapide leur parait la seule manière d'éviter & les ennemis généreux qui les poursuivent, & ceux bien autrement cruels que le souvenir de leurs crimes attache pour jamais à leur misérable existence.

C'est ainsi que j'espère parvenir à vous découvrir les causes des événemens presque incroyables du moment actuel.

C'est encore ainsi que la métamorphose récente du vainqueur de Jemappe, du conquérant idéal de la Hollande, en transfuge se sauvant de son armée, médiocrement accompagné, vous rappellera les jeux inconcevables de cette divinité dont la bifarrerie a toujours été l'écueil de la raison, & des connaissances de notre faible humanité.

La longueur de cette lettre, m'oblige, Madame, de remettre à ma première à vous entretenir du projet avorté de Dumourier, & du très singulier état de choses qui s'en est suivi du 1<sup>er</sup>. au 10 Avril. Dans cet amas d'événemens & de contradictions qui se sont succédés, il faut recueillir & suspendre son jugement pour juger plus sainement. Je me borne à vous annoncer que M. de Cobourg a donné

né à nos constitutionnels une velléité de bonheur. Il leur avait presque promis une tribune à escalader encore, une influence secrète à exercer, & une nouvelle liste civile à dépenser : rassurez-vous, Madame, ce bonheur n'a pas été de longue durée, & nous assiégeons nos places fortes.

*Londres, 15 Avril, 1793.*

---



DIALOGUE entre LA FAYETTE, LAMETH, LE  
CAMUS, & le Geolier de Magdebourg.

*La Scène est dans la Chambre contigue à Celle de  
LAMETH & de CAMUS.*

*La F.* Alexandre, savez vous la nouvelle ?

*Lam.* Non—et quelle ?

*La F.* Il vient d'arriver ici quatre commissaires de l'assemblée, Bournonville, & deux aides de camp.

*Lam.* Et pourquoi faire ?

*La F.* Pourquoi faire ?—Apparemment comme nous.

*Lam.* Comme nous ! voyons, contez donc cela vite.

*La F.* C'est le coquin de Dumourier, qui, dit-on, les a livrés au Prince de Cobourg lorsqu'ils sont venus l'arrêter, de la part de l'assemblée.

*Lam.* Ce coquin de Dumourier, dites vous !—ma foi, pas si bête du moins.—Ah ! que n'avez vous été coquin comme ça, nous ne serions pas ici.

*La F.* Ah, voila les reproches qui recommencent. Lorsqu'on veut tout se permettre,—c'est bien aisé de réussir.

*Lam.* Quoi ! est-ce que vous vous êtes gêné ? Pour moi, je n'ai point ce reproche à me faire.

*La F.* Gêné ! Ah, je le crois bien, & Mad. de S..... & mes amis — n'ont ils pas voulu que je sauvasse le roi, que je sauvasse la reine, que je sauvasse tout le monde ; enfin, n'avois je pas juré la constitution ?

*Lam.* Pourquoi aussi tant de considérations, est-ce qu'on fait une révolution pour ses amis ? Lors qu'on veut sauver tant de choses on ne se sauve pas. C'est cependant l'essentiel.

*La F.* Et le plus difficile.

TÔME I.

P

*Lam.*

*Lam.* Surtout à présent, n'est-ce pas ?

*La F.* Lameth, point de plaifanterie, ce n'est pas le moment — mais j'entends du bruit ici près. Si l'on mettait ce coquin de Jacobin dans la chambre à côté, cela nous ferait rire. Holà, géolier, est-ce que vous allez nous donner des voisins ?

*Le Geo.* Oui, & de bons encore.

*La F.* Qui donc ?

*Le Geo.* Vous allez le savoir bientôt—On dit que ce sont des Messieurs comme vous.

*La F.* Entendez vous, Lameth,—mais voila le nôtre qui arrive —ah, je crois que c'est ce coquin de Camus.

*Le Camus.* Eh ! je crois que j'entends cette bête de La Fayette.

*Le Geo.* Oui, c'est lui-même. Ah, c'est bien ; je vois que vous vous connaissez, vous ne vous ennuyerez pas tant.

*La F.* Quoi, Camus, vous voila aussi, & qui vous amène parmi nous. Je vois, c'est ce coquin de Dumourier qui vous aura trahi. Par Dieu, je le voudrais ; mais aussi qu'alliez vous faire à l'armée ?

*Le Cam.* Ah ! que n'y étiez vous !

*La F.* Point d'épigramme. Causons sérieusement de nos affaires. Tout de bon, est-ce Dumourier qui vous a fait arrêter ? Est-ce que l'armée lui aurait obéi ?

*Le Cam.* Ma foi, j'ai lieu de le croire.

*La F.* Ce diable d'homme est inconcevable, tout lui réussit ; vous verrez qu'il fera la contre révolution, pendant que moi, je n'ai même pas pu faire la révolution. D'ailleurs, Messieurs, les Jacobins, vous n'avez que ce que vous méritez. Pourquoi l'aussi ne pas s'en tenir à la constitution ?

*Le Cam.* Ma foi, plutôt pourquoi la faire ?

*La F.* Ce sont là nos affaires, enfin, quoi qu'il en soit, nous avons la consolation d'être en règle.

*Lam.* Dites en prison, c'est ce qu'il y a de plus fur.

*Le Cam.* Tenez M. de la Fayette. Je vois que nous ne serions pas plus d'accord ici qu'aux fenillans. Nous ne sommes pas en prison pour disputer, ainsi je vais m'expliquer une fois pour toutes,

toutes, pour qu'il n'en soit plus question. Vous êtes un ambitieux, qui avez voulu vous faire un nom avec la constitution, & nous, de pauvres diables qui avons voulu nous faire une fortune avec la révolution ; vous avez attaqué les propriétés, nous les avons prises ; vous avez jugé le roi, nous l'avons exécuté ; vous avez voulu mettre le royaume dans vos mains, & nous, dans nos poches. Voila le vrai ; il faut le dire ; qui n'a qu'un moment à vivre, ne doit pas dissimuler. Convenons en donc, il n'y a que les aristocrates, qui auront raison.

*La F.* Quoi ! Les aristocrates auront raison !—& comment ?

*Le Cam.* Oui, ils ont toujours dit que nous serions tous pendus—& vous voyez.....

*La F.* Peut-on raisonner comme ça—mais vous verrez aussi—& cela me console.

## PIECES OFFICIELLES.

## No. I.

*Le Général Dumourier au Peuple Liégeois.*

Braves Liégeois, peuple digne de la liberté, peuple frère des François, & bientôt François vous-même, l'ennemi s'amasse sur vos frontières. Vous n'avez aucune fortification pour défendre vos foyers, mais vous avez des cœurs indomptables & des bras armés de fer. Que votre jeunesse nombreuse se forme en bataillons sous les drapeaux de la liberté ; joignez-vous à nous, faisons tomber les remparts de Maestricht, & marchons ensuite jusqu'au Rhin. Ce fleuve doit servir de barrière à votre liberté. Tous les peuples entre ce fleuve & la Meuse doivent vous être joints, soit à titre d'alliance, soit à titre de conquête. Je compte sur 12 ou 15 mille Liégeois ; vous me les avez promis. Je vous ai donné le glorieux surnom de *Grenadiers de la révolution Belgique*. J'ai une entière confiance en vous, & les François, avec vos secours, chasseront les bandes Prussiennes & Autrichiennes loin de vos foyers. Vous combattez pour vos propriétés, pour vos parens, pour vos femmes, pour vos enfans. Votre cause est la nôtre. Je compte sur votre courage, comptez sur notre persévérance. Liégeois, la devise des François est la votre. C'est *la liberté ou la mort !*

## No. II.

*Le Général Dumourier au Peuple de la Belgique :*

Peuple Belge, les hordes de satellites du despotisme s'apprentent à rentrer dans vos provinces : nous marchons au-devant d'eux ; joignez-vous à nous : ceux d'entre vous qui se refuseront au service militaire que votre patrie exige de vous, nous paraîtront indignes de la liberté. Les nombreux émissaires de la maison d'Autriche, les partisans de la féodalité & de l'inégalité des conditions,

tions, cherchent à vous égarer sur nos intentions à votre égard : ils cherchent à vous effrayer sur la rentrée des Autrichiens : Belges, ne craignez rien de vos anciens oppresseurs : cent cinquante mille Français vont couvrir votre territoire & le défendront pied-à-pied : si vous attendez froidement cette lutte sanginaire, vous ne serez épargnés par aucun des deux partis, & c'est vous plus que nous qui aurez à souffrir du fléau de la guerre.

Si au contraire, animés par un élan généreux d'esprit républicain, vous vous joignez à nous avec le même courage que vous avez montré dans votre dernière révolution, sous des chefs qui vous trahissoient, alors vous serez exempts des maux qu'entraîne la présence des armées. Unis à nous, sous les drapeaux que notre fraternité rendra invincibles, c'est sur les bords du Rhin que nous porterons la guerre : c'est à son passage que nous irons les attendre : c'est ce fleuve majestueux qui servira de barrière à notre liberté.

### No. III.

#### *Le Général Dumourier, aux Armées de la Belgique.*

*Mes braves Compagnons d'Armes,*

Nous avons pendant la campagne dernière, battu partout les satellites du despotisme, nous avons rendu à la liberté la nation Belgique, qui avait fait avant notre révolution, des efforts impuissans pour se soustraire à la domination de ses tyrans Autrichiens. Bientôt les Belges jouiront des avantages d'un gouvernement libre, fondé sous nos auspices, ou de la réunion à la république, s'ils en émettent le vœu ; déjà de nombreux bataillons de ces nouveaux enfans de la liberté & de l'égalité viennent se réunir à nos troupes républicaines pour défendre leurs foyers contre les féroces Allemands. De nouveaux alliés nous attendent. Les Bataves, mûrs pour la liberté, gémissans sous la longue oppression  
d'un

d'un despote subalterne, vexés en 1787 par un corps de Prussiens, ne respirent que la vengeance contre ces farouches satellites, qui ont laissé des traces sanglantes de leur passage. Ces Bataves nous appellent, un grand nombre d'entr'eux nous servent de guides, les autres nous attendent avec impatience, leurs armes sont prêtes, leurs nombreux bateaux & leurs vaisseaux nous serviront à franchir les inondations, frivole défense, qui ne peut tout au plus que retarder notre marche victorieuse, mais qui n'arrêtera pas les vainqueurs des Prussiens & des Autrichiens. Animés du génie de la liberté, chargés de son sublime apostolat, nous ne serons arrêtés ni par l'intempérie des saisons, ni par des places fortes dont une partie des garnisons n'attend que notre présence pour se joindre à nous. Qu'opposera à notre invasion ce Stathouder, qui n'a pour lui que l'appui des Prussiens & la haine des vrais Hollandois. Il opposera la fuite; il a déjà peut-être prévenu notre entrée. Que nous opposeront les factieux du parti d'Orange? La terreur d'hommes sans chef, & la division. N'attendons pas que les Prussiens & les Anglois viennent au secours de ces factieux. Dissipons-les en prévenant nos ennemis. Entrons en Hollande en frères, en amis; que notre générosité, notre discipline, nous gagnent les cœurs des Bataves: marchons fièrement à une victoire assurée, & commençons cette campagne par nous faire un allié de plus.

Mes braves camarades, vos généraux seront toujours dignes de votre confiance; leur patriotisme, aussi éprouvé que leurs talens & leur courage, ne fait que redoubler à proportion de l'augmentation de nos ennemis: pensez que de vrais républicains sont invincibles, qu'ils savent mourir & ne fuient jamais.

Et vous, soldats de la république, que vos affaires ou le désir d'aller vous reposer dans le sein de vos familles, d'aller leur montrer vos cicatrices, & leur raconter vos exploits, a fait rentrer en France, accourez à la voix de Dumourier, venez rejoindre vos drapeaux & vos frères, rapportez les armes que la patrie vous a confiées,



confiées, & dont vous avez fait un si glorieux usage ; nul François ne peut rester en arriere, vos parens eux-mêmes, vos concitoyens, vous encourageront, hâteront votre départ, venez-vous réunir avec nous, & volons ensemble à la victoire.

#### No. IV.

##### *Proclamation du Général Dumourier aux Bataves.*

*Peuple Batave !*

Le Stathouder, qui d'après les principes républicains, ne devoit être que votre capitaine-général, qui ne devoit exercer que pour votre bonheur, le pouvoir dont vous l'avez revêtu, subordonnément aux volontés & aux décisions de votre république, vous tient dans l'oppression & dans l'esclavage.

Vous connaissez parfaitement vos droits ; vous avez essayé en 1787 de les reconquérir sur l'ambitieuse maison d'Orange ; alors vous avez eu recours à la nation Française ; mais comme elle gémissoit elle-même sous le despotisme d'une cour perfide, vous avez été le jouet des vils intrigans qui gouvernoient alors la France.

Une poignée de Prussiens, commandée par ce même Duc de Brunswick que j'ai chassé depuis de la Champagne, a suffi pour vous remettre sous le joug. Quantité d'entre vous ont été victimes de la vengeance de votre despote ; quantité d'autres sont venus se réfugier en France, & depuis lors, tout espoir de liberté a été perdu pour vous, jusqu'à ce que la révolution la plus étonnante que puisse présenter l'histoire de l'univers, soutenue par les succès les plus glorieux, vous ait donné dans les Français des alliés puissans, généreux & libres, qui seconderont vos efforts pour la liberté, ou qui périront avec vous.

Peuple

Peuple Batave, ce n'est point à vous, que la république Françoisé a déclaré la guerre ; amie de toutes les nations, elle a pour ennemis tous les despotes. Le peuple Anglais, ce peuple si fier de sa liberté, vient de se laisser égarer par l'or & les mensonges de son roi, dont il se lassera bientôt. Plus nous avons d'ennemis, plus aussi nos principes se propageront ; la persuasion & la victoire soutiendront les droits imprescriptibles de l'homme, & les nations se laisseront d'épuiser leur sang, & leurs trésors pour un petit nombre d'individus, qui ne font qu'entretenir la discorde pour tromper les peuples & les asservir.

Nous entrons en Hollande comme amis des Bataves, & comme ennemis irréconciliables de la maison d'Orange. Son joug vous paroît trop insupportable, pour que votre choix soit douteux ; ne voyez-vous pas, que ce demi despote qui vous tyrannise, sacrifie à son intérêt personnel, les intérêts les plus solides de votre république ? Ne vous a-t-il pas engagé en 1782, à rompre, avec une perfidie déshonorante, le traité d'alliance que vous aviez conclu avec nous ? Depuis lors, n'a-t-il pas toujours favorisé le commerce Anglois aux dépens du vôtre ? Ne livre-t-il pas en ce moment vos établissemens les plus importants, *le Cap de Bonne Espérance, l'Isle de Ceylan*, & tout votre commerce des Indes, à la seule nation dont vous avez à craindre l'incessante rivalité.— Croyez-vous, que les Anglais, insatiables de puissance & d'or, vous rendent jamais ces places importantes, qui achevent de leur assurer l'empire de l'Inde ? Non, Bataves, vous ne reprendrez votre rang parmi les premières nations maritimes, que lorsque vous serez libres. Renvoyez en Allemagne cette maison ambitieuse, qui depuis cent ans vous sacrifie à son orgueil. Renvoyez cette sœur de Frédéric-Guillaume, qui a à ses ordres ses féroces Prussiens, toutes les fois que vous voulez secouer vos chaînes. Cet appel des Prussiens est chaque fois une insulte pour les drapeaux de vos braves troupes. La maison d'Orange craint avec raison que l'esprit de liberté ne les domine. Une armée républicaine ne peut pas long-tems servir la tyrannie.—Bientôt les troupes

troupes Hollandoises, bientôt les vainqueurs de Doggerbanck joindront aux Français leurs drapeaux & vos flottes. *Les premiers qui se réuniront sous l'étendard de la liberté, recevront non-seulement l'assurance des places qu'ils occupent au service de la république, mais de l'avancement aux dépens des esclaves de la maison d'Orange.*

J'entre chez vous, entouré des généreux martyrs de la révolution de 1787. Leur persévérance & leurs sacrifices méritent votre confiance & la mienne.—Ils forment un comité qui s'agrandira en nombre. Ce comité sera très-utile dans le premier moment de votre révolution ; & tous ses membres, qui n'ont d'autre ambition que d'être les libérateurs de leur patrie, rentreront dans les différentes classes de l'ordre social, dès que votre convention nationale sera assemblée.

J'entre chez vous à la tête de soixante mille Français libres & victorieux ; soixante mille autres défendent la Belgique, & sont prêts à me suivre, si je trouve de la résistance.—Nous ne sommes point les agresseurs ; le parti d'Orange nous fait depuis longtemps une guerre perfide & cachée. C'est à la Haye qu'ont été ourdies toutes les trames contre notre liberté ; nous allons chercher à la Haye les auteurs de nos maux ; nous n'avons de colère & de vengeance, que contre eux.—Nous parcourrons vos riches provinces, en amis & en frères ; vous verrez quelle est la différence des procédés entre des hommes libres qui vous tendent la main, & des tyrans qui inondent & dévastent vos campagnes. Je promets aux cultivateurs paisibles, dont les moissons sont sacrifiées à la frayeur du tyran, de les indemniser par la vente des biens de ceux, qui auront ordonné ces inutiles inondations. Je promets aussi de livrer dans leurs mains & à leur juste vengeance, les personnes des lâches administrateurs, magistrats ou commandans militaires, qui auront ordonné ces inondations.

Cependant, pour éviter tous les dégats qu'elles occasionnent, j'exhorte les habitans des campagnes, pour peu qu'ils ayent en eux le sentiment de liberté, à s'y opposer, & je suivrai d'assez près ma proclamation, pour soutenir les braves & punir les lâches.

Peuple Batave, prenez confiance en un homme, dont le nom vous est connu, qui n'a jamais manqué à ce qu'il a promis, & qui conduit au combat des hommes libres, devant lesquels ont fui & fuiront les Prussiens, satellites de vos tyrans.

Les Belges m'appellent leur libérateur, j'espère être bientôt le vôtre.

Le général en chef de l'armée de la république Française,

DUMOURIER.

## No. V.

### *Proclamation des Commissaires de la Convention dans la Belgique, au Peuple Belge.*

*Peuple Belge,*

Des hommes qui, jusqu'ici, ont éternisé la misère & l'anéantissement de la classe industrieuse, ne négligent rien pour vous exciter contre les François, & vous faire rentrer sous le joug Autrichien. Ils ne rougissent pas de nous calomnier de nous peindre comme des Athées, des Cannibales, qui foulent aux pieds les loix divines & humaines. Les François, des Athées! des Cannibales! eux qui, dès 1789, ont proclamé les droits de l'homme sous l'auspice de l'être suprême; eux qui, dès 1790, ont juré une paix immortelle à tous les peuples de la terre, & mis en pratique cette belle maxime du fils de Dieu : il faut aimer son prochain comme soi-même.

Les François, fouler aux pieds les loix divines & humaines !  
*eux qui rappellent les beaux jours de la primitive Eglise, où les ministres du culte, choisis par les chrétiens, au lieu d'étaler un faste insolent, retraçoient dans une vie sainte & frugale, toute la modestie des apôtres.*

Tout rappelle en France les premiers siècles du Catholicisme. Les citoyens commencent à goûter le vertueux plaisir de la fraternité : *les pauvres, les enfans chéris du héros de l'évangile ne sont plus un objet de dédain ; les hommes se rapprochent, s'aident mutuellement, s'exhortent à la pratique de la vertu, DONNENT leur superflu, & même leur NECESSAIRE aux hommes moins heureux & plus infortunés.* Des chanoines, des abbés, n'attirent plus toutes les richesses. Le souverain du monde ne les avoit pas établis ; il n'avoit choisi, pour prêcher sa sublime morale, que des apôtres & des disciples, c'est-à-dire, des évêques, des curés, des vicaires ; & il avoit prononcé anathème sur les faux prophètes, sur les hommes qui osoient imiter les Pharisiens, sur les prêtres indignes, dont l'avarice mettroit le salut du monde à l'encan.

Ministres de Dieu, s'écrie le prophète Isaïe, vous ferez appelés prêtres du seigneur, vous vous emparerez des richesses des nations ; vous vous enorgueillirez de leur gloire ; mais pour votre double honte & votre double confusion, les nations reprendront leur héritage. Remis entre leurs mains, leurs moyens de prospérité redoubleront, & je serai, au milieu d'eux, dit le seigneur, parce que je hais la rapine & l'argent dans les prêtres & le sacerdoce.

Ouvrez la bible, hommes égarés par des hypocrites qui corrompent la morale de l'évangile, qui perdent la religion, & deshonorent l'Eglise ; ouvrez la bible, & vous y lirez l'arrêt équitable & foudroyant que nous venons de citer.

Ah ! sans doute, il doit être las de voir, depuis long-tems, la honteuse foiblesse des uns, & l'exécration tyrannie des autres ; *il doit être las de voir les artisans & les laboureurs ne travailler que pour ramper aux pieds de leurs semblables, & pour alimenter les vices du plus petit nombre* ; il doit être las de voir qu'une poignée d'individus abuse de son nom pour défoler, appauvrir, humilier sa créature ; il est las, ce Dieu, d'être le complice de vos oppresseurs : c'est lui qui vient de réveiller les nations endormies, & de sonner l'heure dernière des tyrans.

Les rois de la terre, a-t-il dit par l'organe du prophète déjà cité, seront assemblés en troupe comme des prisonniers, jetés dans des fosses & des cachots. Il a livré leurs armées pour être tuées. Elles tomberont comme la feuille de la vigne. Il n'y aura plus de royaume, & tous les gouvernemens seront réduits à rien.

Eh ! n'avons-vous pas été assez heureux pour voir accomplir cette étonnante prédiction ! Il faut être aussi perfide qu'un Pharisien, pour méconnoître le doigt de la providence dans les succès inouis de notre république. Cette armée innombrable, accourue du fond du Nord pour nous écraser, obligée de se retirer honteusement après quelques succès dus à la trahison, expirant de faim & de maladie dans les lieux qui furent le théâtre de ses brigandages & de ses cruautés. Le drapeau national planté sur la cime des Alpes, & déployant les trois couleurs jusqu'au bord de la Meuse & du Rhin ; des montagnes inaccessibles emportées par assaut, de vieux soldats, retranchés derrière des collines, obligés de fuir devant une jeunesse inaguerrée ; le Hainaut, la Flandre, le Brabant, le pays de Liège occupés par les armées Françaises ; l'esprit de vertige qui s'empare de tous les rois de la terre ; les fautes, les crimes dont ils comblent la mesure, l'assassinat dont le prince de Rome ; indigne successeur de S. Pierre, vient de se rendre coupable ; cette France debout & encore vivante, après quatre ans de révolution, inépuisable en hommes, en ressources,

en



en vertus, ne comptant plus ses jours que par des actions miraculeuses & des traits de patriotisme étonnans.

Quoi ! Belges, rien n'a pu vous déciller les yeux ? Vous osez méconnoître dans cette longue série de prodiges, la main du tout puissant, les effets de la justice divine, de la vengeance de l'Eternel qui accomplit enfin ses promesses, & donne à la terre le bonheur promis depuis si long-temps.....Non.....non, les hommes ne sont pas jetés ici bas pour le bon plaisir de quelques brigands fléaux du genre humain depuis quatre mille ans. Il est temps que le règne des despotes cesse, & que celui des opprimés commence. *Peuples Belges !* il dépend de vous de faire, dès ce moment, commencer le vôtre. La convention nationale de France veut que vous soyez libres, égaux en droits, & c'est à ce but que tendent les décrets si dénaturés & si calomniés par ces hommes pervers, qui cherchent à usurper votre souveraineté en feignant de la défendre.....Citoyens, le moment de vous expliquer est arrivé. Le décret de 31 Janvier dernier, vous a fixé un délai pour déclarer si vous vouliez être nos amis ou nos ennemis ; ce délai expiré, nous vous ferons connoître incessamment les jours & les lieux où nous devons en conséquence vous réunir, pour prononcer en souverain sur votre sort.

Fait à Bruxelles, le 19 Février, 1793, l'an deuxième de la république Française,

Signés,

DELACROIX, MERLIN, GOSSUIN.

## No. VI.

*Lettre du Citoyen Camus, Membre de la Convention Nationale, un des Commissaires dans la Belgique, datée de Bréda, le 1er. Mars*

## CITOYENS COLLEGUES,

CEUX de vos commissaires qui ont dans leur arrondissement le Brabant, ayant quitté Bruxelles hier, pour suivre leurs opérations, j'ai repris la route de Flandres pour suivre celles dont je suis chargé avec Treillard. Son absence & les dispositions que nous avons faites, me laissant 24 heures libres, j'ai cru ne pouvoir mieux les employer, après en avoir prévenu mes collègues & de leur agrément qu'à venir ici, où je suis arrivé ce matin & d'où je parts après-midi pour être demain à Gand. L'état de l'armée qui propage avec tant de succès la liberté des peuples, ne peut pas être indifférent à un des représentans de la nation, & la convention entendra avec intérêt quelques détails recueillis sur les lieux par son commissaire.

Vous vous rappelez, citoyens, que c'est le 25 Février que la capitulation de Breda a été signée ; la place a été évacuée le 27. Indépendamment de son importance comme point militaire, qui établit une communication avec Anvers, Breda & son territoire sont très-importans, comme étant une propriété de la maison d'Orange, qui y possédoit un palais, des maisons qu'on appeloit il y a trois jours des châteaux & plus de 300 mille florins de revenu ; le comité révolutionnaire Batave fait faire les inventaires de ces biens. Il y distingue ce qui appartient au Prince d'Orange & qui se trouve confisqué par le droit de la guerre que vous avez déclarée, de ce qui doit faire partie des biens nationaux appartenant au peuple Hollandois. Le même comité leve, par les ordres du général Dumourier, dans la ci-devant baronnie de Breda,

deux

deux bataillons de 900 hommes chacun, & un escadron de dragons de 200 hommes.

Klundert a été pris le même jour que Breda, le 25 Février à 10 heures du soir ; le territoire étoit également une propriété du Prince d'Orange. On a trouvé dans les deux places, beaucoup de pieces d'artillerie, 187 canons, 16 mortiers, 6 obusiers à Breda ; 50 canons & 2 mortiers à Klundert. On y a trouvé aussi beaucoup de munitions, entr'autres 300 milliers de poudre à Breda, & 18 milliers à Klundert. J'ai recommandé qu'on fit promptement & avec soin, en conformité de vos décrets, l'inventaire de tous ces objets. Les citoyens Custer, commandant de la place, & Bourcier, commissaire des guerres en sont chargés. Les pieces d'artillerie, la poudre & les munitions, prises sur le Stadhouder, servent dès ce moment à faire le siège de deux autres places, qu'ils tentent vainement de défendre, Williamstadt & Gertruydenberg. Le siège de la première est dirigé par le maréchal-de-camp, d'Arçon ; celui de la seconde par le maréchal-de-camp Berneron. Déjà le fort Stenow, qui protégeoit Gertruydenberg, est pris : nous avons entendu toute la matinée de vives canonades du côté de Williamstadt. Le général Dumourier part au moment où j'écris, à midi, pour se placer sur un point intermédiaire entre les deux sièges, les surveiller & préparer le surplus de son expédition. Il a chargé un commissaire des guerres de lui disposer à Ondensboch & à Zewenbergen, un armement de 20 à 25 bâtimens. Les places de Williamstat & de Gertruydenberg fourniront de l'artillerie & des munitions pour de nouveaux sièges.

Voilà, citoyens, ce qu'a déjà exécuté, & ce que va continuer, sous les ordres de Dumourier, une troupe peu nombreuse, composée en grande partie d'hommes qui n'avoient pas encore vu le feu, & qui n'étoient aidés que par 30 hommes du corps d'artillerie pour le service de ses canons & de ses mortiers ; mais tous étoient animés de cette belle passion, qui rehausse le courage, le  
désir

désir de propager la liberté & de défendre la patrie ; il seroit cependant nécessaire d'envoyer une centaine d'hommes du corps d'artillerie pour servir les pièces que l'on a prises, & dont le nombre se multipliera chaque jour. Le général demande aussi qu'on lui donne des commissaires des guerres ; il n'en a que deux ; ce qui est insuffisant pour une armée disséminée sur un grande étendue de terrain. Il demande un commissaire ordonnateur pour Liège, enfin que Petit-Jean puisse se rendre auprès de lui, & alimenter de la Hollande l'armée qui est dans la Belgique & le pays de Liège. Les Hollandois reçoivent les soldats de la république comme des frères. Ils ont fourni des vivres pour toute l'armée gratuitement. Nous avons d'ailleurs d'anciens marchés passés ici, & il ne s'agit que de les faire exécuter aujourd'hui. La facilité en est acquise. Je viens d'être témoin d'une députation de plusieurs citoyennes Bataves, la femme du bourguemestre de Breda à la tête, qui ont présenté au général le bonnet de la liberté. Il est triste que quelques individus des troupes de la république oublient par fois qu'ils vivent chez des amis. J'ai lu les ordres rigoureux donnés par le général pour assurer la discipline.

Il a fait un exemple sévère, en destituant un lieutenant-colonel du huitième régiment des hussards, dont la troupe étoit mal tenue sous tous les rapports. Les citoyens que le général Dumourier conduit à la victoire, sont assez bien pourvus d'armes ; il est facile de suppléer à ce qui manquera par environ 6 mille fusils qu'il y a à Breda. Mais l'habillement est encore en mauvais état.

Le général a fait faire, par le commissaire Petit-Jean, des marchés à Anvers pour plusieurs milliers de paires de souliers, des pantalons & des capottes. Au reste, les soldats de la république ne sont presque plus sensibles aux besoins de ce genre. Ils ne connoissent que le besoin, ou plutôt le plaisir de se battre & de vaincre. La joie est peinte sur leurs visages. Ils chantent & dansent. Les troupes qui restent en garnison sont tristes : *elles se plaignent de n'être pas de la fête.*

Signé

CAMUS.

## V E R S

SUR L'ARRESTATION DE

CAMUS, &amp;c.

QUAND nos seigneurs les députés,  
 Encor mouillés, crottés, bottés,  
 Tout essouffés de leur voyage,  
 Eurent à Dumourier fait part de leur message.  
 Soyez, messieurs, les bien venus,  
 Dit Dumourier : Maître Camus,  
 Et toi, mon cher de Bournonville,  
 Dès l'instant même, il faut partir de Lille,  
 Et vous irez, tant bien, que mal,  
 Jusqu'à Bruxelles d'une traite,  
 Avec La marque, avec Quinette,  
 Avec Villemure & Bancal  
 Faire à Monsieur le général  
 Mes complimens sur sa victoire ;  
 Et, pour que l'acte en soit notoire,  
 Au *Conventus* National,  
 Vous Messieurs Faucard & Mémoire,  
 En descendant là de cheval,  
 De tout ceci faites mémoire,  
 Dans un petit procès verbal.

## No. VIII.

*Proclamation au nom de la République Française.*

Les ennemis de la liberté & de l'égalité ont exagéré avec la plus impudente malveillance, des évènements qui ne peuvent avoir d'autres suites que de réduire, pendant quelques jours, nos armées à une défensive régulière : les commissaires du pouvoir exécutif engagent les bons citoyens à se défendre de ces fausses impressions, & à se confier dans la valeur & dans la puissance de la nation qui les a affranchis : mais comme ils sont informés que l'aristocratie profite de ces faux bruits pour préparer un soulèvement général, ils arrêtent ce qui suit :

Il est ordonné à tous marchands & habitans de cette ville de déposer, dans le jour de la publication de la présente, entre les mains du garde-magasin de l'artillerie de la république, les fusils, sabres, pistolets & autres armes qu'ils pourroient avoir en leur possession, à peine pour les contrevenans d'être traités comme ennemis de la nation Française.

Il est ordonné à tous habitans de déclarer dans les vingt-quatre heures aux administrateurs provisoires, le nom, l'état & le tems de résidence des personnes logées dans leurs demeures.

La défense de tout attroupement est renouvelée, & sera maintenue avec vigueur.

*En cas d'émeute la ville sera mise à exécution militaire.*

Les personnes & propriétés des citoyens connus par leur civisme, sont sous la sauve-garde de la république Française.

Signés,

Robert, Gouget-Deslandes, F. E. Hébert, Roland,  
Bonnemant, & Chépy, Liébaud.



## No. IX.

*Les Commissaires Nationaux du Pouvoir Exécutif de  
France, au Peuple d'Anvers.*

Des excès ont été commis, non par vous, peuple bon & généreux, & que nous estimons ; mais par quelques hommes trompés ou vendus.

Magistrats du peuple, administration provisoire, vous serez responsables sur vos têtes de tout ce qui pourra en arriver. Les coupables seront punis ; la nation Française ne souffrira point qu'on porte la moindre atteinte à un patriote ; & de ce moment nous déclarons tous les bons citoyens sous la sauve-garde de la république. Nous vous le répétons, la nation Française tient également la promesse & la menace.

Conspirateurs vendus à l'Autriche, à l'Angleterre, c'est vous seuls qu'elle menace.

Opprimés, indigens, vous tous qui souffrez, c'est vous qu'elle promet de protéger.

Les commissaires de la convention nationale vont bientôt paroître au milieu de vous, comme des agens de bienfaisance & de paix. Ils s'occuperont, de concert avec nous, à soulager la misère, à ramener le bonheur au sein des familles défolées, à donner, disons le mot, du pain à celui qui n'en a point ; un lit à celui qui repose sur la terre ses membres fatigués ; & du travail à ceux que l'aristocratie punit de leur civisme.

Peuple, prononce et juge. Tes ennemis te disent : *combats pour nous.* Oui tu combats pour ceux qui dévorent ta substance,

qui boivent tes larmes; qui déchirent tes entrailles, & qui s'en-graissent de tes sueurs.

Nous au contraire, nous venons te dire ; combats pour toi-même ; relève-toi sous le pied qui t'écrase ; tu donnois ton or, garde-le ; tu élevois aux dignités, aux honneurs, des hommes intéressés, avides, qui t'accabloient du pouvoir qu'ils tenoient de tes mains ; monte à leurs places.

O peuple ! Tes ennemis te disoient enfin : *Ne fais rien ; nous te disons : Sois tout.*

Parmi les nouveaux bienfaits que la république Française apportera au milieu de vous, nous pouvons vous annoncer la diminution des impôts, la suppression totale, absolue de ces tributs oppressifs qui pesoient sur la classe indigente. Celui qui n'aura que le nécessaire ne payera rien, le riche seul payera en raison de son superflu.

Nous vous annonçons aussi les dispositions bienfaisantes de la république Française relativement aux Lombards, aux Monts-de-Piété. Nous nous occuperons bientôt des moyens de faire rendre aux pauvres, à cette classe respectable, trop long-tems opprimée, trop long-tems avilie ces effets de première nécessité que l'indigence livre au calcul de l'aristocratie, au calcul de ceux qui ont spéculé jusques sur la misère humaine.

Peuple, voilà cette république que l'on calomnie à tes yeux ; elle veut ton bonheur ; mais ceux, qui conspirèrent de tout tems contre ce bonheur, s'efforcent, mais vainement, de rejeter loin de toi les bienfaits de la nation Française. Tu le sens, ces hommes perfides voudroient s'enrichir encore de tes malheurs ; ils repoussent la main qui vient arrêter leur brigandage ; semblables à ces assassins qui s'empressent d'éteindre la lumière qui tout-à-coup vient éclairer leurs forfaits.

Ministres

Ministres d'une religion sainte, apprenez aussi à connoître les François. Je parle de vous, humbles pasteurs, qui vous renfermez dans la simplicité évangélique. Je n'entends point m'adresser à ces hommes qui ont placé au fond du sanctuaire l'orgueil, le luxe, la vengeance, & tous les crimes.

Bons curés, pauvres prêtres, nous améliorerons votre sort. La nation Françoisse sera juste envers vous, comme elle l'a été envers les curés de ses campagnes, auxquels elle distribue 69 millions par an. Il est vrai, le prêtre millionnaire sera obligé de nourrir les familles indigentes ; mais aussi le prêtre indigent sera lui-même nourri ; celui qui n'a que trois-cens florins en aura six cens.

On vous aigrit contre le club ; & c'est au club que l'on s'occupe de ces mesures utiles au bien public. Un club est le refuge des opprimés & le temple de la justice.

Nous le répétons ; des cet instant tous les bons citoyens sont sous la sauve-garde de la république.

Conspireurs, tremblez. Soixante mille hommes sont devant vous, & dévorent les tyrans de la Hollande. Le lion de la Belgique, Dumourier, a l'œil sur vous ; il vous observe, & son bras terrible est levé. Derrière nous, sont 25 millions de bras libres, un seul suffit pour vous écraser.

Nous déclarons que toutes les affiches publiées par les commissaires de la république, sont de cet instant sous la sauve-garde du peuple & sous la responsabilité du magistrat, chargé de veiller à leur conservation, & au respect qui leur est dû.

*Publicola-Chauffard, Duprey, Tronquet, St. Michel.*

## No. X.

## O R D R E.

L'intention de la nation Françoisise & des représentans de la république, en entrant dans les Pays-Bas, n'a jamais été d'y porter le brigandage & la profanation ; cependant ils s'y sont exercés par des agens du pouvoir exécutif de la république Françoisise, avec une tyrannie qui déshonore les François, & qui met les Belges au désespoir. Ils se sont permis de s'emparer de l'argenterie des Eglises. Ce trait de l'avarice la plus sordide, doit être réprimé, pour prouver à tous les peuples que nous respectons les opinions religieuses, & que la justice & la droiture sont le caractère essentiel de la nation Françoisise, qui, en conquérant sa liberté, doit avoir acquis de nouvelles vertus, & ne doit employer ses armes que pour la justice.

En conséquence, voulant réparer le tort que nous a fait dans l'esprit des Belges l'indiscrétion sacrilège des agens qui ont fait enlever l'argenterie des Eglises ; j'ordonne, au nom de la république Françoisise, de la religion & de l'équité, que toute l'argenterie des Eglises soit restituée & rétablie dans les différens lieux où elle a été enlevée. J'ordonne à tous les commandans militaires François, & à tous les administrateurs civils librement élus par le peuple Belge, de tenir la main à l'exécution du présent ordre, qui ramènera les Belges à la juste opinion qu'ils doivent prendre de la convention nationale, de la nation Françoisise & des agens politiques & militaires, qu'elle n'a envoyées dans la Belgique que pour assurer la liberté et le bonheur du peuple.

A Bruxelles, le 11 Mars 1793, an 2<sup>e</sup>. de la république.

Signé,

Le Général en chef, DUMOURIER,

## No. XI.

## PROCLAMATION.

Tous les corps administratifs & tous les habitans des différentes provinces de la Belgique, sont invités à faire dresser des plaintes, appuyées de procès-verbaux, contre les vexations tyranniques de quelques-uns des agens connus sous le nom commissaires du pouvoir exécutif; sur-tout contre celles qui portent le caractère de profanation. Leurs plaintes seront admises, & la convention nationale de France est trop pénétrée des principes de justice & de respect pour la religion, pour ne pas abandonner des agens infidèles, qui auront abusé du pouvoir de leurs emplois, à toute la rigueur des loix. En donnant cette satisfaction au peuple Belge, lésé dans ses opinions religieuses, dans ses personnes & dans ses propriétés; je déclare à regret, que quiconque voudra se faire justice soi-même, sera puni de mort; que si quelques villes ou villages se permettent des rassemblemens contre l'armée Française, qui n'est point coupable des crimes de quelques particuliers, ces villes ou villages seront rasés ou brûlés. J'espère que le peuple Belge, reconnoissant la justice de la convention nationale & des chefs civils & militaires qu'elle emploie, reprendra les sentimens de fraternité qui conviennent à deux peuples libres, & ne me forcera pas à agir comme en pays ennemi, & avec plus de sévérité encore, puisque les insurrections armées porteront un caractère de rébellion & de trahison.

A Bruxelles, le 11 Mars, 1793, an 2<sup>e</sup>. de la république.

\* Signé,

Le Général en chef, DUMOURIER.

## No. XII.

## PROCLAMATION.

Comme les sociétés patriotiques ne doivent servir qu'à l'instruction des peuples, ou aux actes de bienfaisance & de fraternité : autant elles sont utiles, en se renfermant dans ce principe, autant elles deviennent dangereuses en se mêlant des affaires politiques & militaires : en conséquence, il est défendu à tous les clubs patriotiques de s'immiscer aucunement dans les affaires publiques. Il est ordonné à tous les commandans militaires, administrateurs & magistrats, de tenir la main à cette défense, & si un club se permet un arrêté qui la contredise, il est ordonné de faire fermer le lieu de l'assemblée & d'en rendre responsables personnellement le président & le secrétaire dudit club. Cette défense sera imprimée dans les deux langues, publiée & affichée.

A Bruxelles, le 11 Mars, 1793, an 2<sup>e</sup>. de la république.

Signé,

Le Général en chef, DUMOURIER.



## No. XIII.

*Les Membres de la Convention Nationale de France,  
ses Commissaires près l'Armée & dans les pays de la  
Belgique, de Liège, &c.*

*Au Peuple de la Ville de Bruxelles, réuni à la  
République Française.*

L'article 4 du décret du 15 Décembre dernier a placé sous la surveillance & la fauve-garde de la nation Française, les biens-meubles & immeubles appartenans aux communautés laïques & ecclésiastiques. Des ordres ont été donnés en conséquence sur les dispositions à faire de la portion d'argenterie non-nécessaire à la décence du culte, dans les maisons & communautés soumises au séquestre. Mais des excès infiniment repréhensibles ont été commis dans l'exécution de ces ordres. Profondément affligés de ces excès, les commissaires de la convention nationale invitent le peuple de Bruxelles à leur faire connoître les coupables ; déjà ils ont puni un officier pour son défaut de surveillance, & la peine qu'ils lui ont infligée, est un garant de celle qui attend les véritables auteurs des profanations & des crimes qui ont justement indigné un peuple fidèle à la religion.

Fait à Bruxelles, le 12 Mars, 1793, l'an 2 de la république.

*Camus, Gossuin, Merlin, (de Douai) Treilhard.*

*Entrevue de DUMOURIER & des COMMISSAIRES.*

*AIR—Des Troubadours*

Oh ! mes amis, il faut que je vous conte  
Un plaisant tour du renard Dumourier.  
Cobourg le bat : le sénat le démonte,  
Et Camus part pour lui signifier  
Qu'il est requis de se justifier.

Je viens suivi de trois de mes confrères,  
Pour un décret qui va vous étonner—  
Asséyez vous, nous parlerons d'affaires,  
Mais avant tout, il faudrait déjeuner ;  
A l'aise après nous pourrons raisonner.

Mons Dumourier fait, sans nulle vergogne,  
Aux sénateurs servir du pain, de l'eau.  
A Bournonville, il verse du Bourgogne,  
C'est le meilleur, dit-il, de mon caveau ;  
Car j'ai pitié de ton faible cerveau.

Vous nous manquez ; c'est le comble du crime,  
Lui dit Camus, de colère bouffi—  
Vous avez mis tant de monde au régime !  
A votre tour, je vous y mets aussi.  
L'égalité, messieurs, le veut ainsi.

En termes clairs il faut que je m'explique  
Par votre faute on perd les Pays Bas—  
Vous aimez donc tendrement la Belgique  
Vous reverrez ces aimables climats ;  
Mes *Capucins* y conquièrent vos pas.

Tout

Tout aussitôt tandis qu'on parle  
Trente hussards saisissent nos vilains.  
Camus proteste, & Bancal se lamente,  
Mais sans égards, les braves *Capucins*  
Font à grands coups marcher leurs *Jacobins*.

Devant Clairfayt l'escorte les amène.  
Camus lui dit, vous traiterez, je croi,  
Des députés.....qu'on les mette à la chaîne,  
Reprend Clairfayt, tu le feras, ma foi,  
Comme doit l'être un assassin du Roi,

## V E R S

### SUR LA MORT DE LOUIS XVI,

IL est frappé ce coup dont s'indigne la terre.  
Français, Louis est au tombeau :  
Le meilleur des mortels, votre roi, votre père,  
Tombe sous le fer d'un bourreau !

Que vous avait donc fait cette triste victime,  
Et pourquoi vouloir son trépas ?  
O Français, frémissez, car hélas son seul crime  
Était de n'en commettre pas.  
Ah ! si de tous côtés déployant sa puissance  
Son bras vous avait écrasés ;  
Si vos fronts révoltés, des traits de sa vengeance  
Avaient d'abord été frappés ;  
Comme on vous aurait vus rampants dans la poussière  
Aux pieds d'un monarque irrité,  
Avoir pour le fléchir recours à la prière  
Seule arme de la lâcheté !....,

Quoi,

Quoi, ce monstre infernal, *qui craint tout*, hors le crime,  
 Par vous ferait donc respecté ?  
 Vous auriez fait périr votre Roi légitime  
 Pour servir sous Egalité ?  
 Quelle horreur ! ah, Français, si l'honneur sur vos ames  
 N'a pas perdu tout son pouvoir ;  
 Si vous pouvez sentir ses généreuses flammes  
 Et rentrer dans votre devoir :  
 Pour suivez ce brigand, dont Paris est l'esclave,  
 Chargez de fers ce scélérat ;  
 Plongez dans les cachots un parti qui vous brave,  
 Frappez Robespierre & Marat.

Que l'infamé Orléans couvert d'ignominie  
 Passe ses jours dans les tourments ;  
 Pour mieux les prolonger, conservez lui la vie,  
 Il ne peut souffrir trop long tems !

Protégez cet enfant que sa tendre innocence  
 N'a pu garantir des revers ;  
 Hélas dans votre sein n'avait il pris naissance  
 Que pour y languir dans les fers !

Tendez à sa faiblesse une main protectrice,  
 Soyez son père & son appui ;  
 Réparez votre lâche & cruelle injustice  
 En versant votre sang pour lui.

De l'opprobre éternel dont s'est couvert la France  
 La mémoire ne peut périr ;  
 Mais en le réparant, vous gardez l'espérance  
 D'en affoiblir le souvenir.



